Association Niedermeyer

Bulletin d'information n°15, octobre 2020

Chant des Grecs

de Louis Niedermeyer

Association Niedermeyer
Route de Genève 6
1260 Nyon

info@niedermeyer-nyon.ch
www.niedermeyer-nyon.ch

Couverture : Theodoros P. Vryzakis, *Le Serment à Aghia Lavra* (1865)

ÉDITORIAL

L'Association Niedermeyer de Nyon poursuit ses activités dans le domaine de la recherche musicale des œuvres de Louis Niedermeyer. Ceci afin de contribuer à l'une de nos missions essentielles : la mise en valeur des précieuses archives qui nous ont été confiées par les descendants de Niedermeyer.

Nous consacrons l'entier de ce 15e bulletin à une œuvre méconnue et particulière de notre compositeur nyonnais, dont notre association conserve précieusement le manuscrit autographe : le *Chant des Grecs*. Cette partition, pour orchestre, chœur et solistes, a été composée à Nyon il y a environ deux siècles. Ce *Chant des Grecs* est plus qu'un chant, c'est une œuvre engagée, s'inscrivant dans le vaste courant initié dans les années 1820 par les peintres, les poètes et les musiciens indignés par les exactions commises par les Ottomans à l'endroit des Grecs qui se battaient pour leur indépendance. Le monde des arts, tant à Paris qu'à Genève, réussit finalement à réveiller les consciences des Européens au nom de la dette due à la Grèce antique et à sa brillante civilisation dont nous sommes les héritiers.

Le *Chant des Grecs* de Niedermeyer, dont ce bulletin fait l'exégèse, nécessite quelques connaissances périphériques dont le lecteur sera gratifié dès les premières pages de cette étude et qui pourront lui être utiles le jour — que nous espérons proche — où nous pourrons l'inviter au concert où cette composition sera jouée.

En évoquant les circonstances historiques qui ont conduit à la création de l'œuvre de Niedermeyer, le lecteur est plongé dans la période troublée qui suit le Congrès de Vienne de 1815 et les guerres qui ont abouti à la création de l'État grec moderne. Ce rappel historique n'est pas de trop pour appréhender les enjeux du conflit actuel entre la Turquie et la Grèce et les tensions qui règnent en Méditerranée.

Ce bulletin n'aurait pu voir le jour sans la passion hellénistique d'Édouard Garo, ses connaissances musicologiques et historiques, et sans l'aide de notre coordinatrice Aurore Cala-Fontannaz. Qu'ils soient vivement remerciés.

Gilles Vallat,

Président de l'Association Niedermeyer

SOMMAIRE

p. 3 Éditorial

p. 5 Les circonstances historiques qui ont conduit à la création du *Chant des Grecs*, poème de Ch. Durand, musique de L. Niedermeyer

- **p. 8** Les poètes lanceurs d'alerte
- **p. 13** Juste Olivier, Apologie du héros
- **p. 17** Les Comités philhellènes
- **p. 20** La Chute de Missolonghi
- **p. 22** Les concerts de Paris et de Genève
- **p. 25** La partition du *Chant des Grecs*
- **p. 41** Peintres, poètes et musiciens au-devant de l'histoire
- **p. 42** Les deux concerts de Genève
- **p. 47** La liberté en vue

p. 50 Remerciements

p. 51 Souvenirs de l'année 2020 : *Les Concerts Niedermeyer*

LES CIRCONSTANCES HISTORIQUES

qui ont conduit à la création du *Chant des Grecs* de Charles Durand et Louis Niedermeyer

LA GRÈCE OUBLIÉE

Carl Haag, *Guerrier grec* (1861)
source : Wikipedia.org

Alors que le Congrès de Vienne (1815) en remodelant les frontières des pays que Napoléon avait bousculées promettait à l'Europe occidentale un avenir de concorde et de stabilité, il se trouvait des peuples, dans l'Empire ottoman jouxtant l'Autriche et la Russie, qui commençaient à manifester leur insatisfaction d'y avoir été oubliés. Dans les montagnes du nord de la Grèce, en Épire, les autochtones de cette région, les klephtes[1], ne tardèrent pas à s'en prendre aux Turcs en appelant le reste de la Grèce à se soulever contre ses bourreaux coupeurs de têtes. Cet appel aux armes se présente sous forme d'un chant intitulé *Hymne de Guerre* que Claude Fauriel[2] a recueilli sur place avant d'en consigner les paroles en grec dans l'ouvrage cité en note. Il peut être considéré comme le moule dans lequel notre ***Chant des Grecs*** a été fondu :

Ὡς πότε, παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν 'ς τὰ στενὰ,
Μονάχοι, σὰν λεοντάρια, 'ς ταῖς ῥάχαις, 'ς τὰ βουνά;

Jusques à quand, ô braves, nous faudra-t-il, comme des lions en cage,
vivre seuls dans les défilés, sur les hauteurs, dans les montagnes ?
... ô mes frères, prenons tous à la fois les armes et sortons de la cruelle servitude.
Détruisons les loups cruels qui imposent le joug, et osent durement tyranniser les Grecs.

Malheureusement, la mobilisation générale qu'attendait l'auteur de cet *Hymne de guerre*, n'eut pas lieu, ce qui laissa aux Turcs toute latitude pour poursuivre leur oppression et tyranniser les Grecs, perpétrant même des massacres en des points stratégiques dont les noms font frémir : Parga, Janina et Zalongos où les femmes Souliotes avec leurs enfants s'offrirent en holocauste[3]. Le mot n'est-il pas d'origine grecque[4] ?

---

[1] Mot grec au sens littéral de chapardeur mais employé ici pour un type de guerrier ou aventurier vivant en bande dans les montagnes de l'Épire.
[2] FAURIEL Claude, *Chants populaires de la Grèce moderne, texte en grec, sans musique, avec une traduction française*, Tome II, édité en 1825, chez Firmin Didot et Dondey-Dupré, Paris. L'auteur précise que l'*Hymne de Guerre* est l'œuvre d'un certain Rigas de Vélestinlis en Thessalie, professeur de grec ancien. Cf. aussi à la notice des pages 200 à 203 de l'*opus* d'Armand Carrel cité ci-dessous.
[3] CARREL Armand, *Résumé de l'Histoire des Grecs Modernes*, Paris, chez Lecointe et Durey, 1825, VI, p 292 et sqq. Voir aussi le récit de l'holocauste aux pp. 217 à 219 de la deuxième édition.
[4] Dans l'ancien Israël sacrifice religieux où la victime, un animal, était entièrement consumé par le feu. 2° ὁλοκαυτώματα, Bible N.T. Hebr. 10,6 : action d'offrir en sacrifice. Ici : suicide collectif.

LIBÉRATION

Ludovico Lipparini, *L'Évêque Germanos de Patras bénissant le drapeau des insurgés en 1821*
source : Wikipedia.org

C'est alors que, dans le Péloponnèse, le 25 mars 1821 du calendrier Julien, jour de l'annonciation, le métropolite orthodoxe de Patras, Père Germanos, se présenta sous le porche du Monastère Sainte-Laure pour bénir l'étendard grec prometteur d'une proche libération[1]. Circonstance opportune : le chef de guerre Markos Botzaris venait de s'illustrer dans les montagnes de l'Épire lors de combats décisifs. Mais, dans le Péloponnèse, il en allait autrement. Certes les premiers succès étaient grecs et le siège de Tripolitza, la capitale, qui dura six mois, tourna à l'avantage des Grecs, mais au prix d'une hécatombe de victimes qui leur fut imputable et qui rendit moins glorieuse la victoire. D'autre part, lors du Congrès national d'Epidaure, qui devait organiser les corps constitués du nouvel État, de graves dissensions apparurent. On se contenta alors, le 12 janvier 1822, de faire une première proclamation d'indépendance de la Grèce.

Mais le Sultan profita de ces hésitations pour s'entendre avec son vassal égyptien Méhémet Ali, qui disposait d'une flotte puissante capable de reprimer l'insurrection, ce qu'il réussit d'abord en Crète, avant de charger son fils Ibrahim Pacha de reconquérir la Morée — ancien nom du Péloponnèse —, ce qu'il fit sans ménagement, bombardant les villes, massacrant leurs habitants ou les emmenant en Égypte comme esclaves. Et maintenant, on apprenait qu'un horrible massacre de Grecs venait d'avoir lieu dans l'île de Chios. C'en était trop !

INDIGNATION

En dépit de cela, en Europe occidentale les grandes puissances, muselées par les Traités de Paris et de Vienne, feignaient l'indifférence tout en envoyant des observateurs plus ou moins agréés auprès de tel pacha ou vizir pour s'informer de leurs intentions. Pouqueville[2], était un des leurs. Nommé par Napoléon en 1805 consul de France auprès d'Ali Pacha de Janina, il nous livra énormément d'informations sur la cruauté insoutenable de ce tyran. Plus tard encore, dans le Péloponnèse, en tant que consul en poste à Patras, il nous fit assister au replis des Grecs qu'il vécut à leurs côtés. En 1824 on le retrouve aux portes de Missolonghi, que les Turcs assiègeaient en vagues successives depuis plusieurs mois.

---

[1] La date du 25 mars, associée à ce geste symbolique, fut plus tard retenue pour la fête nationale grecque.

[2] POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent (Merlerault 1770 – Paris 1838), *Histoire de la régénération de la Grèce*, Paris, 1824, 4 vol. in-8°. Ses récits ont souvent été critiqués comme exagérés voire inventés. N'a-t-il pas inspiré Alexandre Dumas pour son roman *Le Comte de Monte-Cristo* ! Ce qui n'empêche pas de le considérer comme un grand philhellène pour avoir pris le parti des Grecs dans la guerre de libération qu'ils menaient dans le Péloponnèse. Casimir Delavigne, le poète de L. Niedermeyer pour sa mélodie *L'Âme du Purgatoire*, a dédié à Pouqueville deux de ses *Messéniennes*, odes aux combats pour la liberté.

Tous ces événements et les récits alarmistes qui sont colportés dans les pays occidentaux provoquèrent un courant d'indignation général. Chacun à sa manière trouva un motif pour s'exprimer ou se mobiliser : les va-t-en-guerre en affûtant leurs armes, les écrivains leurs plumes, et les peintres leurs pinceaux. On cite souvent le tableau de Delacroix, *Scènes des massacres de Scio* (1823), qui aurait contribué pour une bonne part à l'éveil des consciences.

Les poètes, les musiciens et les peintres sont maintenant aux commandes : les œuvres qui sortent de leur imaginaire touchent plus les populations que les scores en nombre de morts que les chefs de guerre atteignent ou disent avoir atteints en montant à l'assaut et qu'ils publient pour asseoir leurs victoires. Tous s'entendent sur la nécessité de porter secours aux Grecs. Mais comment s'y prendra-t-on ?

Πῶς ποιήσεις ;[1]

Eugène Delacroix, *Scènes des massacres de Scio* (1824)

source : Herodote.net

[1] SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*, v. 652, Thésée à Œudipe : « Comment agiras-tu ? »

LES POÈTES LANCEURS D'ALERTE

Les poètes sont des hommes d'action, si l'on se rapporte au sens second du mot grec ποίημα[1]. Les poètes en Grèce ne sont pas des rêveurs, leur modèle, c'est Homère. Toute l'Europe garde le sentiment d'avoir contracté une dette envers lui, et, à sa suite, tous les modèles collatéraux que la Grèce antique nous a légués. Le moment est donc venu de s'en acquitter auprès de ses fils qui se battent pour recupérer leur patrimoine.

Pierre-Jean de Béranger, *Le voyage imaginaire*[2] :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère.
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Victor Hugo, *Les Orientales, L'Enfant*[3] :

– Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Pierre-Jean de Béranger, *L'Ombre D'Anacréon*[4] :

... Des tyrans le sang détesté
Réchauffe une terre appauvrie.
Doux enfant de la Liberté,
Le Plaisir veut une patrie !
Une patrie !

Casimir Delavigne, *Aux Ruines de la Grèce païenne*[5] :

Ô campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
…Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! Voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure.

---

[1] Sens second de ποίημα : action, chez Platon (*La République* 437, etc.), par opposition à πάθημα, désignant tout événement qui se produit en dehors de nous.
[2] BÉRANGER Pierre-Jean de, *Œuvres Complètes de Béranger*, Nouvelle Édition, Tome III, *Le Voyage Imaginaire*, 1824, 2e strophe, p. 247.
[3] HUGO Victor, *Les Orientales, L'Enfant, Odes et Ballades / les Orientales* vol. 17, Cercle du Bibliophile, Edito-Service S. A., Genève, p. 363.
[4] BÉRANGER, *op. cit.*, *L'Ombre D'Anacréon*, 5e strophe, p. 142.
[5] DELAVIGNE Casimir, *Œuvres complètes de Casimir Delavigne, Les Messéniennes*, Livre II, Firmin-Didot, *Aux Ruines de la Grèce païenne*, p. 42.

Alphonse de Lamartine, *Invocation pour les Grecs*[1] :

N'es-tu plus le Dieu des armées ?
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas !
L'ombre du cimeterre est déjà sur leurs pas !

Et parmi eux :

Charles Durand, le poète du ***Chant des Grecs*** :

Aux armes ! aux armes guerriers intrépides !
Vengez la foi de vos aïeux
que l'aigle de la Selléïde
Vous guide encor du haut des Cieux.

LES INTERVENTIONS ORGANISÉES

Si le texte de l'appel *Aux Armes* évoque pour les Français un moment de leur histoire, il ouvre en revanche aux volontaires de tous pays des horizons nouveaux, une sorte d'invitation au voyage, même si la dernière escale en sera la mort. Chez les Grecs anciens l'*éthos diastaltique*[2] des musiques de guerre avait la vertu de « guider les pas » du combattant, une vertu du domaine de l'inconscient[3].

Le nombre de ces combattants volontaires selon Denys Barau est resté pourtant assez limité[4] :

> A peine un millier sans doute (…) Sur les listes d'embarquements recueillies par la police à Marseille, on compte de nombreux Allemands (environ 280) et Français (environ 220), une soixantaine d'Italiens, une cinquantaine de Suisses, une vingtaine d'Américains et des groupes plus restreints de Polonais, de Danois, d'Espagnols ou de Suédois. Une centaine d'Anglais ont rejoint la Grèce par d'autres voies.

Une autre source, plus ancienne, — fournie par Alexandre Soutzo[5] — nous prend à témoin de cet épisode de la bataille de Péta :

> Les Philhellènes, demeurés seuls au milieu des ennemis, n'ayant plus qu'à opter entre une mort glorieuse ou l'esclavage, ne songent qu'à vendre chèrement leur vie ; le colonel Dania, leur commandant, voit les rênes de son cheval saisies par les Turcs, en égorge plusieurs avec son poignard, seule arme qui lui reste, et tombe lui-même percé de coups. Soixante et dix Français, Allemands, Italiens, Suisses, Hollandais et Polonais montrent le même courage, et subissent le même sort.

---

[1] LAMARTINE Alphonse de, « Invocation pour les Grecs (1826) » in *Oeuvres complètes d'Alphonse de Lamartine*, Bruxelles, Jules Boquet et Cie, 1831, p. 75.

[2] διασταλτικός : « qui peut produire par la musique un état d'épanchement ou d'exaltation de l'âme » (A. Quint. p. 30).

[3] GARO Edouard, *LE Περι Μουσικῆς (PERI MOUSIKÈS) de Philodème et la Question de l'Éthique Musicale*, Université de Lausanne, Mémoire de licence de philologie grecque, Nyon, 1er octobre 1964.

[4] BARAU Denys, *La Cause des Grecs : une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, Paris, Honoré Champion, 2009, pp. 51-52.

[5] SOUTZO Alexandre, *Histoire de la Révolution Grecque*, Paris, Firmin Didot,1829, p. 209.

LES INTERVENTIONS INDIVIDUELLES

Colonel Fabvier

L'indignation appelle l'action. Cetains interventionnistes plus enthousiastes que d'autres vont combattre en Grèce de leur propre initiative. Victor Hugo cite pour exemple le colonel Fabvier dans son fameux poème du cycle *Les Orientales* intitulé *Enthousiasme*[1]:

En Grèce ! en Grèce ! adieu, vous tous ! il faut partir !
… Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué !

Johann Jakob Meyer

Au nombre des individualistes qui partent en Grèce pour se battre on trouve aussi un Zurichois sans ressources qui, se présentant devant le Comité Philhellène de Berne sous le nom emphatique de « Dr Johann Jakob Meyer, médecin et chirurgien de Zurich » obtient quelque subside pour le voyage. Aussitôt arrivé, il est enrôlé par le commandant Miaoulis pour prendre part à la bataille navale de Patras des 5 et 6 mars 1822. Puis il va s'installer à Missolonghi où il se marie avec une Grecque, ce qui facilite son intégration. À partir de 1824, il publie des chroniques dans la langue du pays hôte sous le titre ELLINIKA CHRONIKA, créant ainsi sans le savoir le premier journal grec.

Aperçu du journal ELLINIKA CHRONIKA publié par Johann Jakob Meyer
source : Wikimedia.org

[1] HUGO Victor, « Enthousiasme [1827] » in *Odes et Ballades + Les Orientales*, Genève, Edito-Service, 1963, coll. du Cercle du Bibliophile vol. 17, p. 330.
ἐνθουσιασμός , en grec, « transport divin » : ici le mot prend tout son sens !

On y trouve le récit — un peu embrouillé — de la deuxième tentative avortée des Turcs pour s'emparer de Missolonghi. C'est lors de la troisième, le 10 avril 1826 où, pris en tenailles alors qu'il tentait de fuir, il trouva la mort.

Prévisible elle était ! Témoin ce message qu'il laissait :

Mich macht der Gedanke stolz, dass das Blut eines Schweizers,
eines Enkels von Wilhelm Tell, sich mit Blute der Helden Griechenlands mischen soll.[1]

Hommage de Victor Hugo dans *Les Têtes du Sérail*[2] :

Voilà tous nos héros !...
Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,
Mayer, qui rapportait aux fils de Thrasybule
La flèche de Guillaume Tell.

Hommage d'Auguste Fabre, historiographe[3] :

> Des Philhellènes y [à Missolonghi] fixaient leur séjour. Un médecin suisse, l'infortuné Maïer [*sic.*], y fondait, sous le titre de *Chroniques Helléniques*, un journal rédigé avec exactitude et avec un ardent amour de la liberté. L'établissement d'une école centrale d'enseignement mutuel et d'un lycée, où le jeune Démétrius Paulou, élève de Coray, enseignait le grec ancien, le français et l'italien, semblait présager de nouvelles illustrations littéraires à la cité où avait reçu (vu) le jour Spyridon Tricoupi, auteur du poème de Dimos (imprimé à Paris en 1821), et qui, nommé cette année-là même représentant de Missolonghi au sénat hellénique, ne tarda pas à s'y montrer le plus éloquent des orateurs politiques de la Grèce régénérée.

Lord Byron

C'est avec les mêmes intentions mais sans autre arme que les chants de son *Odyssée* personnelle — *Le Pèlerinage de Childe Harold* — que Lord Byron, l'icône vivante de la poésie de Grande-Bretagne, embarquera bientôt pour la Grèce. Il s'était installé à Genève dans la Villa Diodati en 1816, suite à une affaire de mœurs dans son pays qui avait fait de lui un proscrit.

C'est au cours de son voyage en Orient, entrepris entre 1809 et 1811, que, témoin des souffrances endurées par les grecs sous la botte ottomane, il lui est apparu nécessaire de leur venir en aide. Au printemps 1823 il part donc pour Missolonghi cette ville forte à l'entrée du golfe de Corinthe que les Turcs assiégeaient depuis plus d'une année.

Faisant escale le 3 août dans l'île grecque de Céphalonie toute proche et apprenant que Markos Botzaris se trouvait à Karpenisi sur le continent à une même distance que lui de Missolonghi, prêt à intercepter une troupe turque, il lui envoie une estafette pour coordonner leur action. Au retour du messager il apprend que Botzaris a réussi à pénétrer de nuit dans le camp ennemi, le 21 août, avec 350 hommes où il fit un grand carnage, mais mourut d'une balle à la tête.

[1] « Ce qui me rend fier, c'est de penser que le sang d'un Suisse, petit-fils de Guillaume Tell, puisse se mêler au sang des héros de la Grèce. »
[2] HUGO Victor, « Les Têtes du Sérail » in *op. cit.*, p. 327, strophe 130.
[3] FABRE Auguste, *Histoire du siège de Missolonghi*, Paris, Moutardier, 1827, pp. 95-96.

Theodoros Vryzakis, *Lord Byron à Missolonghi* (1861)
source : Wikimedia.org

Byron reprend alors la mer pour Missolonghi avec sa cargaison de matériel, de vivres, de chevaux et d'armes représentant le soutien qu'il veut apporter aux Grecs qui souffraient du blocus imposé par les Turcs, entraînant une redoutable famine aggravée par une douloureuse épidémie de « fièvre des marais ». Il est en plus chargé de remettre aux armateurs de la flotte une importante somme d'argent de la part du Comité Grec de Londres pour armer une flotte de secours. Après avoir échappé de justesse à une frégate turque et à un naufrage, il débarque enfin, le 5 janvier 1824, à Missolonghi où il est accueilli comme un libérateur par l'État-major d'une armée grecque en pleine déliquescence. Avec ce qu'il en reste, il se prépare à attaquer Lépante par la mer lorsque, le 9 avril, il contracte une maladie qu'on identifiera plus tard être la malaria et meurt.

En Angleterre, plus qu'en Europe continentale, la nouvelle de la mort de Lord Byron, aussi peu héroïque qu'elle fut, est accueillie comme celle d'un philhellène digne des plus grands hommages. En France, Alphonse de Lamartine écrit *Le Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold* et Victor Hugo effleure son souvenir dans *Les Orientales* avec *Mazeppa*. Si, sur le continent, il ne bénéficie pas de la même aura qu'en Angleterre, il le doit à son extravagance et le « faste altier » dont il s'entourait, comme nous le font remarquer John Clubbe et Ernest Giddey dans les *Deux Études* citées en note et publiées sous l'égide de l'Université de Lausanne[1].

En tout cas il n'était pas en phase avec l'esprit humaniste, prônant l'éducation et la morale, qui régnait alors dans les Comités philhellènes qui essaimaient un peu partout en Europe continentale, et dont ceux de Paris et Genève occupaient la position dominante.

[1] CLUBBE John et GIDDEY Ernest, *Byron et la Suisse, Deux Études*, Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres vol. XXIV, Genève, Droz, 1982, pp. 103 *sqq.*

APOLOGIE DU HÉROS

Juste Olivier

Pour le jeune poète suisse de dix-huit ans du nom de Juste Olivier, né à Eysins, ferme de Bois-Bougy près de Nyon, le vrai héros ne fut pas Byron, mais **Markos Botzaris**. Le long poème à plusieurs parties qu'il consacre à ce dernier en 1824 est à cet égard très parlant[1].

MARCOS BOTZARIS

AU MONT ARACYNTHE.

Sur le mont Aracynthe, où naissent les orages,
Des feux jettent au loin une pâle clarté.
La nuit est calme et sans nuages;
Et parfois les échos sauvages
Répètent fièrement le mot de liberté.

Ce mot est prononcé par une voix sonore.
Et poëte et guerrier, le brave Botzaris,
La lyre en main, veille jusqu'à l'aurore.
Le mousquet paternel sur d'antiques débris
Tranquillement repose, en attendant l'alarme.
Chaque soldat, le bras appuyé sur une arme,
Ecoute avidement de ce chef valeureux
Et la voix inspirée et les chants de victoire.
Botzaris annonçait des destins plus heureux
Et pour la Grèce encor de brillants jours de gloire :

« Mais tout-à-coup une voix généreuse,
Parcourant et la plaine et les monts et les mers,
Fit entendre ces mots : « O Grèce, sois heureuse,
« Esclave ! lève-toi, rejette au loin tes fers;
« Et que ta main qu'ils ont jadis flétrie,
« Terrasse l'oppresseur et venge ta patrie ! »

« Le Grec se réveille en fureur.
En ses mains l'Ottoman sent le glaive homicide
Trembler; et maintenant il connaît la terreur...
Des larmes ont coulé de sa paupière humide. »

[1] OLIVIER Juste, *Marcos Botzaris au Mont Aracynthe* [1824], édité à Lausanne en 1826 sans mention d'éditeur. Sur la page titre figure l'énoncé suivant « *Marcos Botzaris au Mont Aracynthe* par J. Olivier », suivi de la mention du prix obtenu en 1825 par l'Académie de Lausanne, et, en exergue, la citation de trois vers de l'Ode VII des *Poésies lyriques d'un Étudiant Suisse*.

Cette œuvre remarquable lui vaut l'année suivante le prix de poésie de l'Académie de Lausanne. Ses qualités sont saluées par un *Avertissement* du grand historiographe François-Charles-Hugues-Laurent Pouqueville qui déclare que[1] :

> Les Suisses, touchés de l'intérêt que leur avaient inspiré les Hellènes, avaient — disait-on — offert un asile à la famille de Marc Botzaris, dont les enfants devaient être admis dans un de leurs Collèges. Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Marc Botzaris en apprenant cette nouvelle. Une douce sérénité avait, depuis lors, reparu sur son front, naguère chargé de soucis. Reprenant sa lyre si longtemps délaissée, il avait retrouvé, comme aux jours où il ceignit la tête de Chrysé de la couronne nuptiale, des accents vainqueurs pour célébrer son épouse et sa douce patrie.

Portrait de Markos Botsaris
source : Wikipedia.org

Lorsque le poète des Cévennes, Charles Durand, arrive à Genève, il fonde un journal politique et littéraire *Le Courrier du Léman* dans lequel il émet dès la deuxième parution quelques réserves sur la versification de Juste Olivier, mais qu'il attribue à la précocité de son talent ce qui, venant du professeur d'éloquence de la Société des Arts de Genève, équivaut à des louanges.

Lodovico Lipparini, *La Mort de Markos Botzaris*
source : Wikipedia.org

[1] Petite préface intitulée « Avertissement » et empruntée par l'éditeur à Pouqueville de son *Histoire de la régénération de la Grèce*, livre IX, chapitre V.

L'*Avertissement,* tenant lieu de préface à ce poème, contient une question qui mérite des éclaircissements : quel est donc — dans l'idée de Pouqueville — ce « collège » de Suisse désigné pour accueillir les enfants de **Marc Botzaris** ? Ses deux filles, Katerina[1] et Vassiliki, connaîtront le destin prometteur que le nouveau régime issu de la révolution leur définira. Sauf que Vassiliki a déjà été promise par Marc Botzaris au fils de l'assassin de son père, Gogos[2] ! Par contre, l'éducation de Dimitrios aura droit à tous les égards qui sont dûs à un fils de *capitan*.

Lorsqu'il arrive à Corinthe pour « donner plus d'aplomb et d'énergie aux opérations militaires » de 1821, son père se fait accompagner par un pédagogue chargé de veiller de près à l'éducation de son fils[3]. On pourrait donc émettre l'hypothèse que Dimitrios, né en 1814 ait fréquenté à l'âge de 12 ans sinon l'école de **Pestalozzi** d'Yverdon du moins celle de son émule **Emmanuel de Fellenberg** qui tenaient toutes deux le haut du pavé en Suisse. Mais il existait d'autres instituts Pestalozzi bien ailleurs qu'en Suisse.

LE RAYONNEMENT DE LA MÉTHODE PESTALOZZI

Il n'y a pas lieu, dans la présente étude, de s'étendre sur la pédagogie pratiquée à l'institut d'Yverdon, mais il importe de dire que la musique et le chant y occupaient une place importante. Une méthode de musique par le chant avait été commandée au compositeur et éditeur de musique **H. G. Nägeli**[4]. Remarquons en passant que ce même Nägeli présidait la **Société Helvétique de Musique** lorsqu'elle tint ses assises à Lausanne en 1823 et invita le jeune **Louis Niedermeyer** à se produire lors du Concert Helvétique de fameuse mémoire qui eu lieu à la cathédrale de cette ville[5].

Chez **Emmanuel de Fellenberg** à Hofwyl, la place accordée à la musique était aussi importante qu'à Yverdon. Le chef de chœur et pianiste **E.-Ch.-F. Wehrstedt** y enseigna la musique pendant dix ans avant de s'installer à Genève en 1825 où il « dirigea le *Chant sacré* pendant près d'un demi-siècle[6] ».

Lorsque **Pestalozzi** quitte Yverdon en 1825, il laisse derrière lui les traces indélébiles d'une « éducation qui doit apprendre à se comprendre elle-même[7] » lit-on en marge du *Schwanengesang*, son testament d'éducateur écrit en 1826. On croirait lire le fronton du temple de Delphes auquel Platon et Aristote nous renvoient[8] :

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ

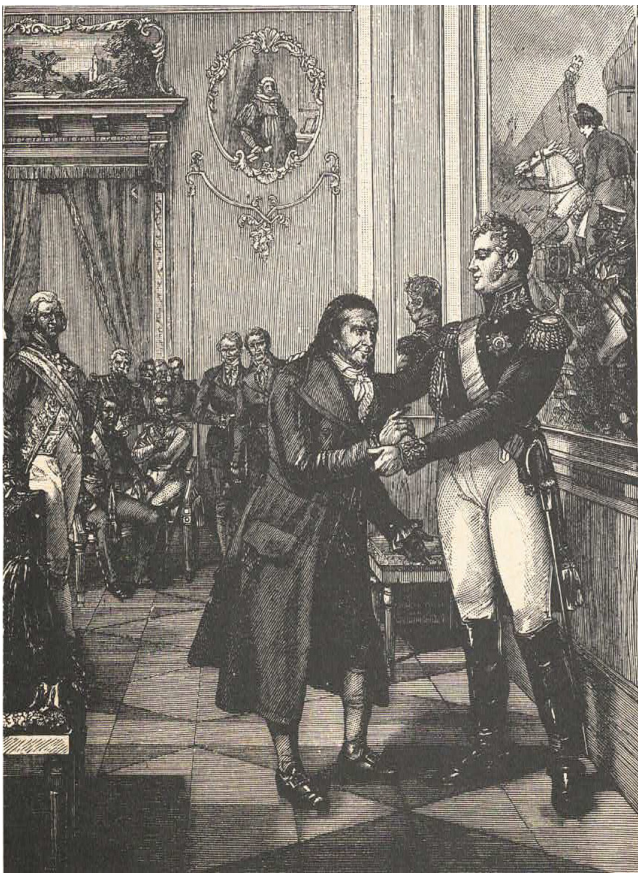
Connais-toi toi-même

---

[1] Encore enfant, elle est capturée par les Turcs et placée en résidence aux confins de l'Empire ottoman. Dans le nouvel État grec, elle est au service de la reine Amalia d'Oldenbourg, reine de Grèce. En 1845 elle épouse le prince Georges Karatzas.
[2] SOUTZO, *op. cit.*, pp. 206-207.
[3] *Ibid.*, p. 185, note 1.
[4] NÄGELI Hans Georg, *Gesangbildungslehre nach Pestalozzischen Grundsätsen pädagogisch begründet von Michael Traugott Pfeiffer methodisch bearbeitet von Hans Georg Nägeli*, Zürich, Stuttgart, Frankfurt und Leipzig, H. G. Nägeli, 1810.
[5] Cette flatteuse invitation lui sera renouvelée par ladite Société Helvétique de Musique pour ses concerts de Genève en 1826.
[6] TAPPOLET Claude, *La Vie Musicale à Genève au dix-neuvième siècle (1814-1918)*, Genève, Alex. Jullien, 1972, pp. 31 et sqq.
[7] SOËTARD Michel, *Johann Heinrich Pestalozzi*, Lucerne, Coeckelberghs, coll. Les Grands Suisses, 1987, pp. 93 *sqq*.
[8] ARISTOTE, *Reth.* 2, 21.

Son message est entendu jusqu'aux États-Unis où des émigrés vaudois viennent de créer une nouvelle ville appelée Vevey. Ils y installent un institut Pestalozzi qu'un certain Francis Joseph Neef, ancien élève de Pestalozzi, est appelé à diriger[1].

En outre, Pestalozzi était connu pour payer de sa personne, quitte à brusquer son interlocuteur. Il fait école auprès de tous les visiteurs qu'il reçoit, ou qu'il rencontre par hasard, que ce soit **Madame de Staël** qui, dans son livre *De l'Allemagne*, le complimente pour son institut d'Yverdon, ou le **Tsar Alexandre Ier** à qui il présente sa Méthode — non sans l'aide **de La Harpe** et de **Kapodistria**[2] — qui l'honore de l'ordre de Saint Vladimir, ou encore le roi de Prusse **Frédéric-Guillaume III** venu en voisin à Yverdon pour s'informer[3]. Remarquons que les premiers Comités philhellènes naquirent en Allemagne (fin août 1821 à Stuttgart).



Rencontre entre Pestalozzi et Alexandre Ier

Gravure reproduite in Soëtard, op. cit., p. 114.

[1] SOËTARD, *op. cit.*, pp. 110-111.
[2] Tous deux présents au Congrès de Vienne (1815) pour défendre les intérêts de la Russie et ensuite pour garantir l'intégrité territoriale des cantons de Vaud et de Genève.
[3] Il résidait sur ses terres à Neuchâtel.

LES COMITÉS PHILHELLÈNES

À fin août 1821 déjà, un premier comité philhellène est créé à Stuttgart. Petite délicatesse, l'acte de fondation est écrit en grec ancien ! Puis en 1823 un comité semblable se fait connaître à Londres.

Mais c'est vers la fin de l'année 1824 que le mouvement va prendre toute l'ampleur espérée en s'étendant sur toute l'Europe. À **Paris**, la **Société philanthropique** en faveur des Grecs qui vient de se constituer servira de modèle. Aussitôt d'autres comités philhellènes de même tendance se forment dans certaines villes de province et quelques capitales européennes. « Un réseau particulièrement dense couvre la Suisse, jusque dans de très petites localités » note Denys Barau[1]. Il a son centre à **Genève** où le 14 septembre 1825 **Jean-Gabriel Eynard**, citoyen de Gilly et bourgeois de Rolle, déjà membre de la Société philanthropique de Paris, prend l'initiative de convoquer chez **Guillaume Favre**, à la villa *La Grange*, un *Comité* pour venir en aide aux Grecs opprimés. Il bénéficie des conseils de son ami personnel, **Ioánnis Kapodistria**[2], ancien ministre du Tsar Alexandre Ier, qui réside alors à Genève. À son avis, il vaut mieux intervenir par voie diplomatique plutôt que militaire. C'est la seule méthode « qui fasse recouvrer à la Grèce son indépendance, pourvu qu'elle soit libre et à l'abri du sabre turc ». Entre le *Comité* de Paris et celui de Genève on s'entend pour ne s'engager d'aucune manière dans des projets de caractère politique ou de mainmise territoriale concernant la Grèce. Dans ce domaine la neutralité est de mise.

Plaque qui se trouve sur la Maison Kapodistria à Genève (10, rue de l'Hôtel de Ville)

SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE

Une nuance est cependant introduite par l'apparition de **Sociétés de la Morale Chrétienne** réunissant protestants, catholiques et orthodoxes autour d'objectifs de défense du christianisme, de restauration morale et de réforme du système éducatif.

À Paris, **Benjamin Constant**, le **baron de Staël** et **Marc-Antoine Jullien**, père et fils, y représentent le point de vue de Pestalozzi. Ailleurs en province d'autres Sociétés de même style se créent, profitant d'une distanciation plus propice à la réflexion qu'à Paris[3].

---

[1] BARAU, *op. cit.*, pp. 44 *sqq*.

[2] Jean-Gabriel Eynard fit la connaissance de Ioannis Kapodistria et se lia d'amitié avec lui en 1815 aux congrès de Vienne et Paris. Eynard y participait comme secrétaire particulier de Charles Pictet de Rochemont et Kapodistria y représentait les intérêts de la Russie ce qui ne l'empêcha pas de se dépenser sans compter pour garantir la cohésion et l'indépendance de la Suisse lors de la *Longue Diète* de 1814 tenue à Zürich. L'intégration du canton de Genève dans la Confédération et la reconnaissance du pays de Vaud comme un canton souverain lui sont redevables. C'est ainsi que les villes de Lausanne et de Genève le gratifièrent de la citoyenneté d'honneur.

[3] DURAND Charles, « Introduction » in *Préludes poétiques par M. De Loy*, Paris, Ladvocat, 1827.

À **Lyon** par exemple un cénacle d'hommes de lettres mené par le poète **Charles Durand** de Nîmes se constitue en une **Académie provinciale** pour faire pièce à l'Académie française de mèche avec le pouvoir en place. Durand trouvera des partenaires de choix parmi les poètes, écrivains et hommes d'état les plus en vue : **Casimir Delavigne, Charles Nodier, Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Victor Cousin**, le traducteur de Platon, **Jean-Baptiste Dugas-Montbel**, le traducteur de l'*Iliade* d'Homère, **François Guizot** de Nîmes, de même origine huguenote que lui, tous réunis autour d'une thématique humaniste et libérale à l'écoute de **Benjamin Constant** de la **Société de Morale Chrétienne de Paris**. Il s'agit de faire — comme l'écrit **Charles Nodier** à **Victor Hugo**, son concitoyen de Besançon — « une Académie à côté de l'Académie, un journal à côté des journaux, une littérature à côté de la littérature[1] ». En cette année 1826, la discussion sera naturellement centrée sur la régénérescence de la Grèce. Mais il manque à ce comité un président d'honneur qui puisse s'accorder avec le programme non-conformiste qui vient d'être évoqué. **Charles Durand** le trouve en la personne de **Châteaubriand** qui est de passage à Lyon. Ce dernier précise toutefois que, s'il se trouve à Lyon, c'est pour assister à un concert en faveur de la Grèce[2], ajoutant qu'il « se rend en Suisse pour y soigner, dans la retraite qu'il a choisie[3], l'édition complète de ses œuvres si impatiemment attendue ».

Mais, en raison des événements de Grèce, la création de l'Académie de Lyon ne sera officialisée que le 18 octobre 1826.

Qui est Charles Durand ?

Né à St. Hippolyte (Gard) en 1796, il fit des études au lycée Napoléon (collège Henri IV) ; admis à l'école Polytechnique en 1813, il alla ensuite étudier le droit à Aix-en-Provence. Il occupa le poste de secrétaire à la préfecture de Marseille mais, suite à la défaite de Napoléon à Waterloo, il s'enfuit chez son père à Nîmes où, en tant que protestant menacé d'être assassiné, il finit par se retirer avec ses coreligionnaires dans les montagnes des Cévennes. De là il envoie à Paris un manifeste dénonçant les exactions commises à Marseille et à Nîmes en 1816 qui fait grand bruit. L'accueil favorable qu'il y obtient — grâce au nouveau député Benjamin Constant, protestant comme lui — fait qu'en 1818 il est reçu avocat à la cour royale de Paris. Il s'associe alors à son coreligionnaire pour fonder un journal intitulé la *Renommée* qui devient plus tard le *Courier français*. Après une parenthèse de trois ans en Corse comme procureur du roi, il reprend sa plume d'écrivain. Malheureusement, un article inséré dans le *Courrier français* qui déplaît à l'autorité en place lui coûte la prison et une amende colossale. **C'est alors qu'il se rend à Genève où il est accueilli par Jean-Gabriel Eynard au sein de la Société des Arts qui l'a appelé pour y donner des cours d'éloquence.**

[1] GLINOER Anthony et LAISNEY Vincent, *L'âge des Cénacles, Confraternités littéraires et artistiques au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2013, ch. « La sociabilité de consécration académies et jurys de prix », p. 106.
[2] DURAND, *op.cit.*, pp. 135-136 (cf. note en marge du poème de son ami De Loy consacré à Châteaubriand).
Il s'agit plutôt d'un récital poétique donné par la tragédienne Mademoiselle George que les rôles dans les tragédies d'Eschyle et d'Euripide ont rendue célèbre.
[3] Probablement aux Pâquis, quartier de Genève situé sur la rive droite du Rhône. Cf. *Biographie Universelle ancienne et moderne*, Paris, L.-G. Michaud, 1837, Supplément, t. 62, art. « Deloy ».

CHARLES DURAND À GENÈVE EN 1826

Charles Durand trouve à Genève un refuge sécurisé, conforme à ses convictions et à la liberté qu'il prône dans son concept de moralité Chrétienne. Il crée un journal, ***Le Courrier du Léman****, Journal politique et Littéraire*, dont le premier numéro paraît le 7 juin 1826. Il y publie une lettre amicale que lui envoie de Lausanne **Châteaubriand**, retenu — dit-il — pour la cause grecque comme le fait si généreusement à Genève M. Eynard « mon généreux collègue au Comité grec de Paris »…

> Missolonghi a succombé, mais son exemple reste. [...] Quant à moi, Monsieur, quoi qu'il arrive, je mourrai Grec. Si mes anciens hôtes, les Hellènes, devaient disparaître de la terre, je crierais encore sur leur tombeau aux Gouvernements chrétiens : « Vous avez fait une énorme faute, et le sang innocent retombera sur vous ! »[1]

Si ce journal couvre des faits de politique générale sur le haut de ses colonnes, la partie littéraire en revanche s'en réserve le bas. C'est le *Feuilleton*. Dès la deuxième parution Charles Durand se présente avec un poème que lui a inspiré en 1816 une lithographie dans une vitrine à Paris représentant ***La Chapelle de Tell***. Et voilà notre poète accomplissant une romance qu'il retrouvera à son arrivée à Genève huit ans plus tard, chantée lors d'une réception, mais plagiée et signée frauduleusement « Paroles et Musique de Mr. Bourgeois » :

La Liberté fonde ici son autel,
Où repose Guillaume Tell.
Accourez, guerriers intrépides !
Tell était vaillant comme vous…

Par ailleurs Charles Durand démontrera son attachement à la Suisse et à Genève par tous les moyens qu'offrent les colonnes de son journal, se faisant même passer pour Suisse, ce qui agaçait le périodique concurrent *Le journal de Genève* créé seulement quelques mois avant *Le Courrier du Léman*.

De plus, il se trouve très à l'aise à Genève et se montre très fier de pouvoir faire le tour des curiosités de cette ville avec ses amis. Dans le *Courrier du Léman* du 5 juillet 1826 on lit ceci :

> **Casimir Delavigne**, étoile littéraire de première magnitude aux yeux des lecteurs du moment, visita Genève. Charles Durand lui présenta les attractions locales : « Je montrai à Casimir Delavigne[2] la maison qu'avait habitée Lord Byron sur le coteau de Cologny. Nous parlâmes de l'auteur de *Childe Harold*. Est-il besoin de dire que le génie rend justice au génie, et que le Tyrtée français ne parla qu'avec enthousiasme du premier poète moderne de l'Angleterre »[3].

[1] Lettre de Châteaubriand à Charles Durand, Lausanne, le 28 mai 1826.
[2] Casimir Delavigne, poète du Comité de l'Académie de Lyon, dont Louis Niedermeyer mit en musique son poème *L'Âme du Purgatoire*, cf. manuscrit au Centre de documentation Niedermeyer, Nyon.
[3] Cit. in CLUBBE et GIDDEY, *op. cit.*, pp. 103-104.

LA CHUTE DE MISSOLONGHI[1]

Les Ottomans avaient déjà tenté à plusieurs reprises de prendre la ville par la terre. Suite au deuxième siège, les habitants sous les ordres d'un officier prussien avaient fortifié la citadelle en y installant quarante-huit canons et en l'entourant d'un large fossé de façon à la rendre imprenable. Les Grecs pouvaient encore se ravitailler par la mer. Cependant la flotte turco-égyptienne d'Ibrahim Pacha eut vite fait d'entrer dans le golfe de Patras et d'amener les voiles pour bloquer cette issue. Le haut commissaire britannique pour les Îles Ioniennes, **Frederick Adam**, proposa alors sa médiation. En la refusant les habitants s'exposaient aux risques de famine et d'infections de toute sorte. Au printemps 1826, l'état sanitaire dans Missolonghi étant devenu critique, sept chefs turcs et albanais, dont le redoutable Tahir-Aba, crurent le moment venu de proposer aux assiégés de capituler ce qu'ils refusèrent. Ceux-ci décidèrent alors de tenter une sortie dans la nuit du 10 avril en profitant d'une brèche dans le mur d'enceinte. Les habitants, munis de trois pontons mobiles pour franchir les fosses de sape, pourraient ainsi surprendre les lignes ennemies. Ceux qui se sentiraient trop âgés, malades ou trop faibles pour une fuite rapide se retrancheront avec les munitions disponibles dans l'arsenal et le moulin de la ville.

Theodoros P. Vryzakis, *La Sortie de Missolonghi* (vers 1830)
source : Wikimedia.org

Le plan d'évasion échoua, car les Turcs avertis attendaient les fuyards aux points stratégiques et les exterminèrent presque tous. Seul quelques mille Grecs restés dans la ville ont pu encore braver leurs adversaires avant de se faire sauter au milieu de leurs poudrières. Les rares survivants furent vendus comme esclaves et emmenés en Égypte. Au surplus, les têtes tranchées de chefs grecs furent exposées sur les murailles.

[1] Sur le deuxième et troisième siège, ainsi que la prise de Missolonghi le 12 avril du calendrier Julien — nouvelle parvenue à Paris le 23 avril 1826 —, cf. TZERMIAS Pavlos, *Neugriechische Geschichte*, Francke, Tübingen 1999 et FABRE, *op. cit.*, pp. 77-321.

Victor Hugo, de sa plume rageuse jette alors sur papier les cent-vingt-quatre vers de sa révolte devant l'infâme spectacle que lui inflige *Les Têtes du Sérail*.

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées,
Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées,
Les terrasses de rose et de jasmin en fleur ; …[1]

Pendant que **Châteaubriand** s'insurge contre l'attentisme des Grandes Puissances, **Lamartine** de son côté s'élève contre l'indifférence de l'Église :

N'es-tu plus le Dieu des armées ?
Ils périssent, Seigneur, si tu ne réponds pas ![2]

et **J.-E. Gautier**, dans *Ipsara* :

Et vous, ô Pontife suprême,
Vous, père des Chrétiens, prêtez-leur vos secours ;
Que le Grec délivré vous bénisse et vous aime …[3]

Wilhelm Müller, le poète de nombreux *Lieder* de Schubert, réagit de Vienne :

Missolunghis Himmelfahrt
Missolunghi, du gefallen ? – Nein, gefallen bist du nicht,
Bist in donnerndem Triumphe auf der Blitze Flammenlicht
In den Himmel aufgeflogen, Stein und Erde, Thurm und Wall,
Siegeswaffen, Heldenglieder, Alles auf in einem Knall

À **Genève**, **Gabriel Charton** réagit en montrant dans sa lithographie l'immolation par le feu des derniers survivants[4] :

[1] HUGO, « Les Têtes du Sérail », *op. cit.*, p. 321.
[2] LAMARTINE, « Invocation pour les Grecs », *op. cit.*, p. 75.
[3] GAUTIER J.-E., *Ipsara, Chant Élégiaque*, Paris, Le Normant Fils, 1824, p. 9.
[4] Cf. Société de Musique de Genève, *Concert au profit des Grecs*, 5 mai 1826 (page titre du programme de concert).

La chute de Missolonghi amplifia le courant de sympathie envers les Grecs. La contribution que les poètes, les acteurs, les musiciens et les peintres lui apportaient fit fléchir l'intransigeance des gouvernants. Même les revendications antérieures à Missolonghi furent prises en compte et les collectes en faveur de la Grèce permirent de panser les plaies. Le rachat des esclaves emmenés en Égypte en faisait partie. Les représentations que donna à Lyon et à Grenoble la tragédienne Mademoiselle George concourraient aux mêmes buts.

Plus ambitieux furent les projets de concerts de gala envisagés respectivement par les Comités philhellènes de Paris et de Genève auxquels **Jean-Gabriel Eynard** participa de ses propres deniers.

LE CONCERT DE PARIS

À **Paris** un **premier concert** est programmé pour le 28 avril dans la grande salle de Vauxhall.

Mais comme les dernières nouvelles en provenance de Missolonghi parues dans la presse du 19 avril se font alarmantes, il s'agit de faire vite[1] !

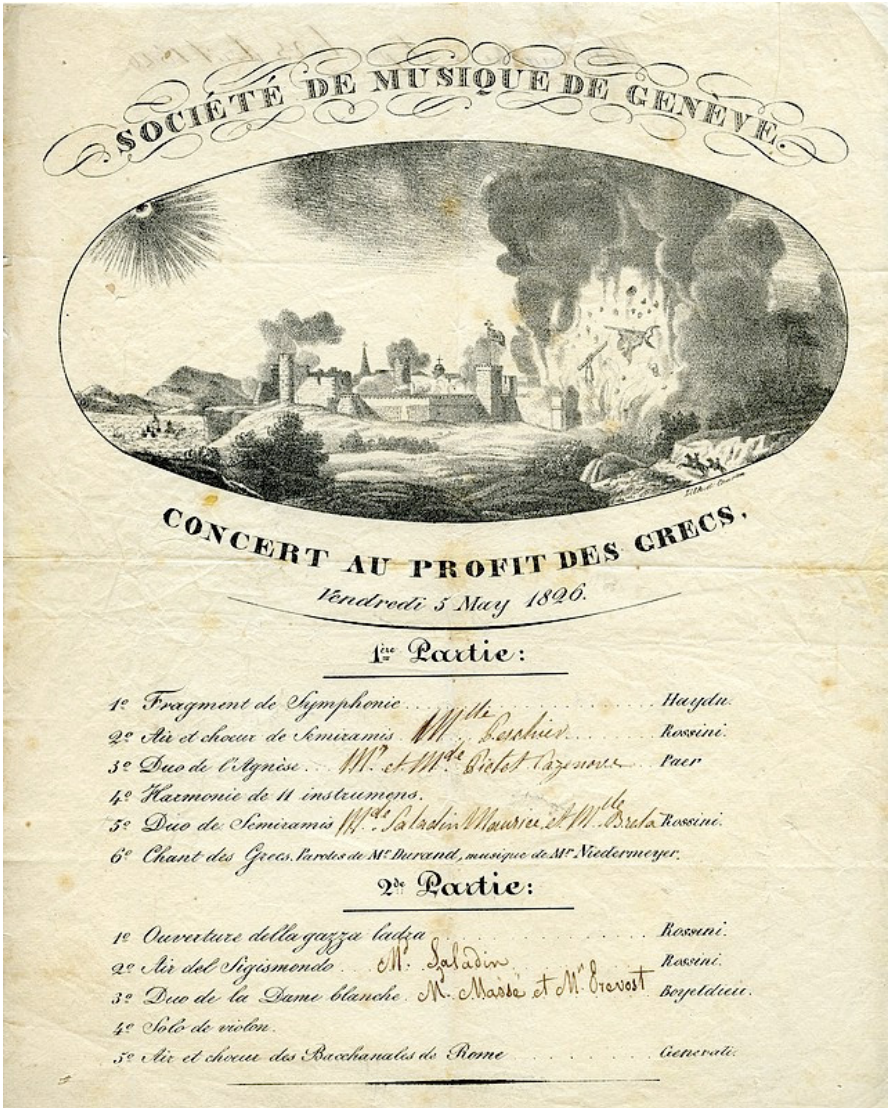
On confie alors à la duchesse de Dalberg, une personne influente auprès de la haute société, le soin d'organiser l'événement. Mais pour l'établissement du programme elle s'en remet à **Rossini**, le directeur du Théâtre Italien, qui saura en peu de temps mener à bien la réalisation musicale[2]. Il n'est donc pas étonnant que le *Maestro* ait mis au programme des extraits de ses opéras que les musiciens et chanteurs connaissaient déjà[3] : la prière de *Moïse*, acte III, un duo du *Voyage à Reims*, un trio de *Riccardo et Zoraïde*, un trio bouffe de la *Pietra del Paragone*, le grand air de l'*Italienne à Alger* et celui de *Zelmire* avec chœur. Le concert auquel assistait la crème de la noblesse française se terminait par la création mondiale d'une œuvre pour orchestre symphonique, solistes et chœur, intitulée **CHANT GREC**, et commandée à un jeune compositeur, **Hippolyte Chelard**, sur des paroles de **Philarète Chasles** inspirées par *La Marseillaise* : « Levez-vous, armez-vous, vengez-vous fiers Hellènes ». Restait au compositeur de ne pas tomber dans le piège, ce qu'il réussit à éviter — d'après les critiques — avec un certain bonheur, quoique l'obsédante verticalité de l'harmonie n'ait pas laissé la place qui aurait dû revenir au contrepoint.

LE CONCERT DE GENÈVE

Le **second concert** fut donné à **Genève** le 5 mai 1826, à la salle du Casino de la Cour Saint-Pierre où la Société de Musique de Genève venait d'emménager.

---

[1] Un communiqué mentionne que les nouvelles les plus désastreuses circulent depuis quelques jours sur les derniers événements de la Grèce. Ce communiqué émane de la Société philhellène de Genève et de son président Guillaume Favre.
[2] WALTON Benjamin, *Rossini in Restoration Paris, The Sound of Modern Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, pp. 121-138.
[3] Programme reconstitué à partir d'une lettre d'Etienne Pellot à Giuditta Pasta (à Londres), Paris, le 30 avril 1826. Cf. CAGLI Bruno et RAGNI (éd.), *Gioachino Rossini, Lettere e documenti*, Pesaro, Fondazione Rossini, [1996], vol. II (21 Marzo 1822 - 11 Ottobre 1826).



SOCIÉTÉ DE MUSIQUE DE GENÈVE.

CONCERT AU PROFIT DES GRECS,

Vendredi 5 May 1826.

1re Partie:

1e Fragment de Symphonie . . . . . Haydn.
2e Air et chœur de Semiramis Mlle Lesthier . . . . Rossini.
3e Duo de l'Agnèse . . Mr. et Mlle Bielot Cazenave Paer
4e Harmonie de 11 instrumens.
5e Duo de Semiramis Mlle Paladin Maurice et Mlle Brefa Rossini.
6e Chant des Grecs, Paroles de Mr Durand, musique de Mr Niedermeyer.

2de Partie:

1e Ouverture della gazza ladra . . . . . Rossini.
2e Air del Sigismondo . . Mr. Paladin Rossini.
3e Duo de la Dame blanche Mr. Massé et Mr. Grevost Boyeldieu.
4e Solo de violon.
5e Air et chœur des Bacchanales de Rome . . . . . Generali.

Sur la page de titre ci-dessus, on trouve à nouveau des œuvres de **Rossini**, dont les deux extraits de *Sémiramis* figurant en première partie censés servir de prélude au **CHANT DES GRECS** de **Louis Niedermeyer**. Les paroles sont de Mr Durand[1]. Mais s'agit-il du poète et professeur d'éloquence **Charles Durand** présenté plus haut ?

[1] L'identification de « Mr Durand », en l'absence de son prénom, était rendue difficile du fait qu'il existe plusieurs poètes de ce même patronyme. Nous nous sommes d'abord intéressé à un poète et chansonnier du nom de Claude Durand des *Deux-Sèvres* dont les poèmes présentaient une prosodie, une terminologie et une thématique qui correspondaient au texte de notre *Chant*. Mais son éloignement de Genève, point de chute de notre projet, nous fit préférer Charles Durand qui vint à nous.

DEUX AUTEURS INCONTOURNABLES

***CHARLES DURAND et LOUIS NIEDERMEYER, à défaut de se connaître directement, pouvaient compter sur leurs relations communes avec les personnalités citées plus haut*[1].**

Charles Durand ce poète protestant des Cévennes (1796-1847), que nous avons vu plus haut se réfugier dans la cité de Calvin vient à nous fin mai 1822 pour éviter de devoir purger une peine de prison[2]. À Genève, il fut reçu par la prestigieuse **Société des Arts** et **Jean-Gabriel Eynard**.

En tant qu'avocat et professeur d'éloquence, il y donne un cours aux étudiants qui se destinent au barreau qui fera l'objet de deux volumes édités à Paris. Il fonde aussi un journal, ***Le Courrier du Léman***, dont le premier numéro paraît le 7 juin, trop tard pour faire état du concert philhellène de la **Société de Musique de Genève** auquel il prenait part, mais assez tôt pour s'engager avec enthousiasme en faveur du **Concert de la Société Helvétique de Musique** qui sera donné le 1er août à la cathédrale où des musiciens et chanteurs venus de toute la Suisse se produiront. Il remplit les colonnes de son journal de ses propres poèmes sur la Suisse et ses héros légendaires. Et comme pour démontrer les qualités de sa Muse qui lui a dicté le *Chant des Grecs*, il écrit un long **dithyrambe** de vingt-trois pages en l'honneur du « Citoyen de Genève » intitulé : *L'ombre de J.-J. Rousseau*. Bien plus, sa plume glisse des mains sur le papier jusqu'à achever à Genève son roman *Le Barde ou les Mystères de Riga*. Or, ce dernier personnage qui a vécu sous le nom de Rigas Vélestinlis né à Velestino vers 1757 n'est autre que l'auteur de l'*Hymne de Guerre* présenté au début de cette étude comme le moule du **CHANT DES GRECS**.

LOUIS NIEDERMEYER

On ne présente plus notre compositeur nyonnais **Louis Niedermeyer** aux membres de l'Association Niedermeyer de Nyon, à moins qu'on ne sache qu'il fut un enfant prodige, que son père envoya à l'âge de quinze ans à Vienne pour se perfectionner auprès des plus grands maîtres, **I. Moscheles**, pour sa virtuosité pianistique, et **E. A. Förster**, l'ami de **Beethoven**, pour la composition, puis à Rome à la Chapelle Sixtine pour le chant choral chez **V. Fioravanti**, enfin à Naples pour la direction d'orchestre et l'art lyrique chez **N. A. Zingarelli**, où **Rossini** le remarque et l'initie aux fantômes de l'opéra. À dix-huit ans, son premier opéra ***Il Reo per Amore*** est représenté au Teatro del Fundo de Naples. De retour à Nyon, il compose son chef d'œuvre, ***Le Lac***, sur une *Méditation poétique* de Lamartine qui fera la fortune de l'éditeur parisien Antonio Pacini. Le 6 août 1823, la **Société helvétique de Musique** qui tient ses assises à Lausanne lui fait l'honneur d'inscrire au programme du grand concert de la Cathédrale l'ouverture pour orchestre de son opéra composé deux ans auparavant à Naples. Ceci entre une symphonie de Haydn, une cantate de Bontempo, des extraits de l'opéra *Moïse* de Rossini, du *Freischütz* de Weber

[1] Ces personnalités sont citées plus haut en caractères gras.
[2] Charles Durand, en sa qualité d'éditeur responsable du journal la *Renommée* qu'il avait créé avec le concours de Benjamin Constant, était poursuivi pour un article diffamatoire paru dans le *Courrier français* (qui avait succédé à la *Renommée*) dont il n'était pas l'auteur. Cf. CONSTANT Benjamin, *Correspondance générale 1811-1822*, Berlin, De Gruyter, 2019, vol. XII, p. 33, note 4 et QUÉRARD J.-M., *La France Littéraire ou Dictionnaire Bibliographique*, Paris, Firmin Didot, 1839, t. 2, p. 721.

et de l'intégralité de l'oratorio *Christ au Mont des Oliviers* de Beethoven. Un tel programme, joué par cent-trente-neuf instrumentistes et chanté par cent-nonante choristes venus de toute la Suisse, fit grande impression. Le lendemain, le jeune Louis Niedermeyer était à nouveau sollicité comme pianiste lors d'un concert plus intime dans lequel il joua un concerto de Field auquel il ajouta un *Rondo en mi bémol majeur* de sa composition. On lui fit promettre de revenir lorsque la Société helvétique de Musique s'arrêtera à Genève[1]. Notons qu'une forte délégation genevoise s'était déplacée à Lausanne, dont une partie même en bateau sur un des premiers vapeur du Léman.

C'est cette grande manifestation musicale de Lausanne qui donna l'idée aux genevois de créer la **Société de Musique de Genève**, sans laquelle ni le **Concert philhellène** du 5 mai, qui nous intéresse ici, ni le **Concert helvétique de Genève** des 1er et 2 août 1826, n'eussent pu s'organiser[2].

IL EST TEMPS D'OUVRIR LA PARTITION DU

CHANT DES GRECS

musique de Louis Niedermeyer
livret de Charles Durand

Le titre déjà annonce la couleur : le mot **CHANT** n'évoque pas un chant comme nous l'entendons actuellement, mais nous renvoie à l'*Iliade* et l'*Odyssée*[3], ces deux épopées d'**Homère** divisées chacune en vingt-quatre chapitres que l'on appelle dans les milieux d'hellénistes des *chants*.

Ces chefs-d'œuvre sont emblématiques du haut degré de culture que l'antiquité grecque avait atteint et dont la civilisation occidentale lui est redevable. Ils fournirent aux philhellènes de 1826 un argument de poids pour intervenir en faveur des Grecs qui pliaient sous le joug des Ottomans. Et pour les nombreux poètes qui en Europe prirent position, le recours à leur antique confrère, **Homère**, authentifiait leur action en renforçant leur détermination. Même un chansonnier comme **Béranger** le place en tête de sa chanson *Le voyage imaginaire* :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère, Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.

Et **Charles Durand**, en proposant au jeune compositeur **Louis Niedermeyer** le texte du **CHANT DES GRECS** ne fait que suivre ses pas.

---

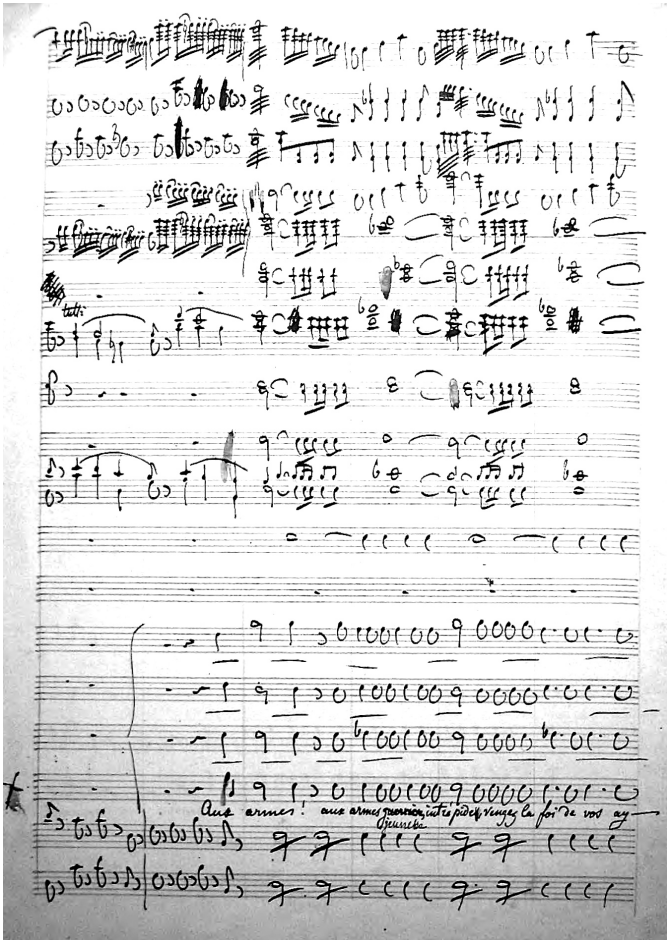
[1] Louis Niedermeyer y sera effectivement invité comme pianiste et compositeur. Cf. BURDET Jacques, *La Musique dans le Canton de Vaud au XIXe siècle*, Lausanne, Payot, 1971, p. 44.
[2] La Société de Musique de Genève se vit confier par la Société helvétique de Musique l'honneur d'organiser à Genève le Concert helvétique de l'année 1826 qui fut donné dans la Cathédrale devant plus de 4'000 auditeurs.
[3] Homère aurait écrit l'*Iliade* et l'*Odyssée* vers 750 avant J.-C. Mais au premier vers de l'*Iliade* il ne se présente pas comme un écrivain, mais comme un *aède* inspiré par une déesse (une muse). On présume qu'un *aède* tenait à la fois du conteur, du poète qui scandait ses vers en les soutenant d'une cithare ou les chantait vraiment. Notons que la déesse en question n'est pas la muse du chant mais celle de l'épopée, Calliope, ou à défaut Athéna en personne (IL. XXII, 214).

CHANT DES GRECS

ΙΛΙΑΔΟΣ Α

Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληιάδεω Ἀχιλῆος
οὐλομένην, ἣ μυρὶ Ἀχαιοῖς ἄλγε ἔθηκεν[1]

Chef d'orchestre : **Timothée Schencker**
Chef des chœurs : **E.-C.-F. Wehrstedt**
Solistes : Mme Margot (S), Mrs Prévost (T), Grast (Bar) et De Carro (B)



NIEDERMEYER Louis, *Chant des Grecs* (début du choeur)
Manuscrit autographe conservé au Centre de documentation Niedermeyer (Nyon)

[1] ILIADE A (vers 1 et 2) :

Ô déesse, chante-moi la colère pernicieuse du Péléiade Achille
qui répandit huit myriades de souffrances chez les Achéens…

Livret original du CHANT DES GRECS destiné au public du concert donné le 5 mai 1826 en la salle du Casino de la Cour Saint-Pierre par la Société de Musique de Genève.

Salle du Casino de la Cour Saint-Pierre

© BGE, Centre d'iconographie genevoise

CHANT DES GRECS

DE MISSOLONGHI.

Choeur des Guerriers de Missolonghi.

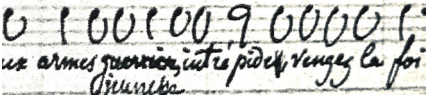
Aux armes, jeunesse intrépide !
Vengez la foi de vos aïeux ;
Que l'aigle de la Selléide (*)
Vous guide encor du haut des Cieux.

Un Guerrier.

Gorgé de meurtre et de rapines,
Le Turc a chargé ses esquifs ;
Ses conquêtes sont nos ruines,
Nos cadavres sont ses captifs.
Au sérail ses nefs dégoûtantes
Vont entasser nos ossemens,
Et ses pyramides sanglantes
Sont les têtes de nos enfans !.....

(*) Marcos Botzaris, surnommé l'*Aigle de la Selléide*, tué à Missolonghi.

AVERTISSEMENT



Observons que le mot *guerriers* figurant dans le manuscrit autographe de la page précédente — au début du chœur — a été tracé au profit du mot *jeunesse* reproduit dans le livret imprimé ci-contre. Par ailleurs, l'éditeur attribue ce premier quatrain au *Chœur des Guerriers de Missolonghi* : mais que font-ils ici ? On s'interroge d'autant qu'ils répéteront ce même quatrain plusieurs fois comme refrain, creusant l'équivoque tout au long de la pièce, alors qu'à l'évidence c'est le poète qui parle. Charles Durand s'adresse à des guerriers occidentaux qu'il recrute pour répondre à l'appel de détresse qui lui parvient de Missolonghi.

Pour ce faire, il se nourrit de réminiscences des années 1795,

à l'exemple de formules éculées comme *aux armes, aux armes* ou *guerriers intrépides* qu'en sa qualité de juriste libéral et philanthrope il réprouverait, si les scènes d'horreur décrites dans les couplets suivants — chantés par les solistes — ne venaient pas le justifier[1].

LE TEXTE de Charles Durand, Genève

Chœur
Aux armes ! aux armes jeunesse intrépide
Vengez la foi de vos aïeux
que l'aigle de la Selléïde
Vous guide encor du haut des Cieux.

Solo Basse I (Monsieur De Carro)
Gorgé de meurtres, de rapines
Le Turc a chargé ses esquifs ;
Ses conquêtes sont nos ruines,
Nos cadavres sont ses captifs.

Pour les couplets
voir leur musique aux pages suivantes

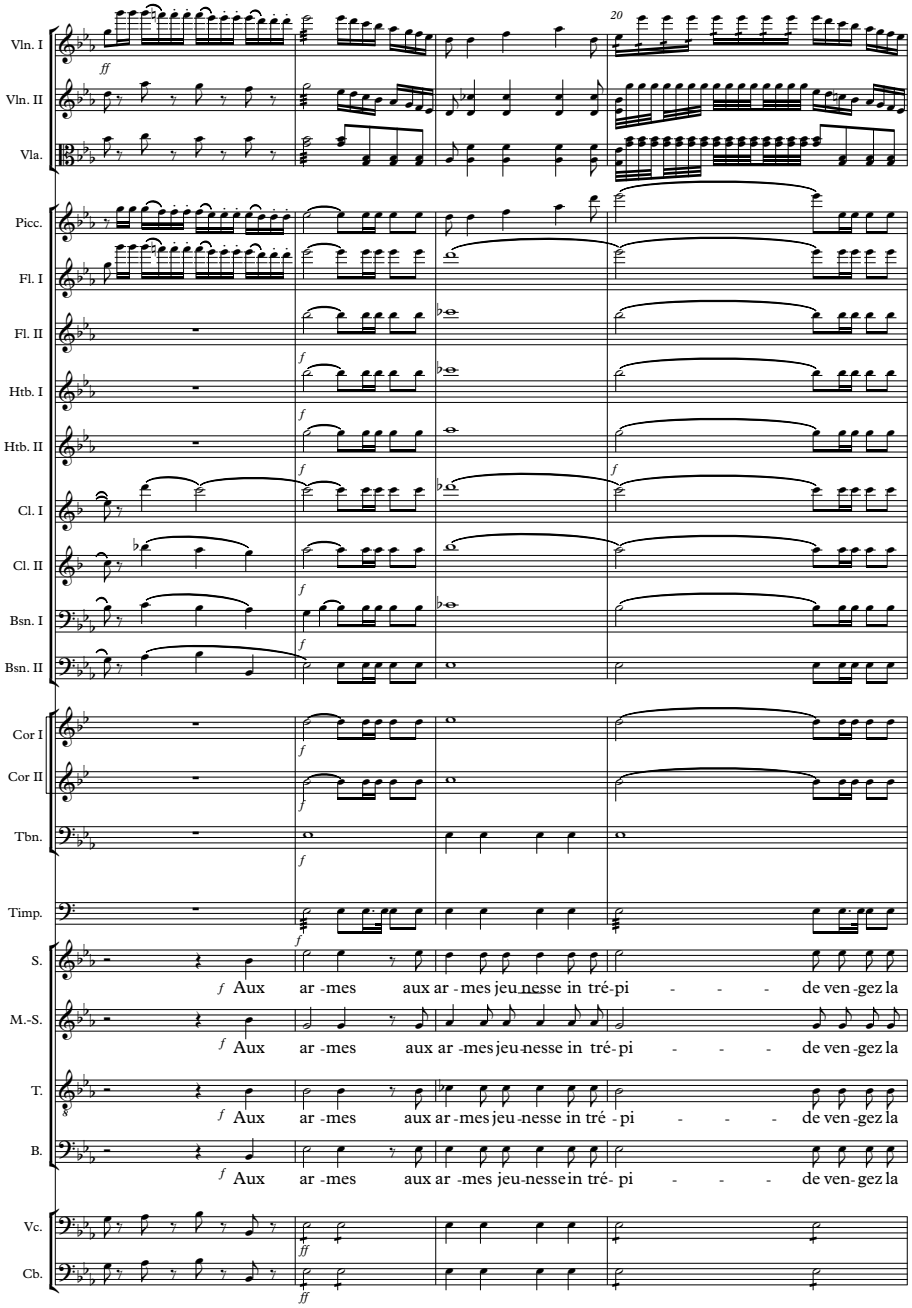
Dans cette pièce en effet les rôles sont bien définis : seul quatre solistes sont habilités à se faire entendre depuis Missolonghi. Ils nous appellent à leur secours en tant que témoins des atrocités vécues. Les rôles se répartissent dans l'ordre de leur entrée en scène : d'abord deux guerriers de Missolonghi pris isolément, puis une femme et enfin un envoyé tel la vigie du début de la tragédie *Agamemnon* d'Eschyle[2]. Comme il se doit, les références à la Grèce antique dans cette pièce de Charles Durand sont omniprésentes[3]. À commencer par le premier quatrain.

Le mode impératif de cet « ordre de marche » du premier vers se maintient au début du deuxième. Le verbe ***vengez*** tient de deux notions corrélatives de **violence** et de **douleur** sur lesquelles Homère fonde son récit. Les deux premiers vers de l'*Iliade* en résument la substance. Aussi Charles Durand va-t-il prendre la liberté de se servir de leur nomenclature pour le chœur initial : la *colère* (*Μῆνιν*, premier mot de l'*Iliade*) *funeste* (*οὐλομένην*) *d'Achille le Péléïade* (*Πηληιάδεω Ἀχιλῆος*) qui, suite à une querelle avec Agamemnon, s'en va, laissant les Grecs à huit myriades [*sic.*] de *douleurs* (*ἄλγε᾽*). Le *Péléïade Achille* devient l'*aigle de la Selléïde*, titre réservé à Léonidas qui sera donné à Marcos Botzaris, mort en 1823 à Karpenisi. C'est lui, le nouveau héros mythique de l'indépendance grecque qui sera appelé à guider du haut des cieux les pas de ceux qui partent pour venger la foi de leurs aïeux. Reste le mot *θεά*, la *déesse*, qui représente l'esprit de Botzaris encore là pour guider les Chrétiens. À la colère vengeresse se mêle entre les lignes l'exaltation d'une Croisade.

---

[1] AVENEL Henri, *Chansons et Chansonniers*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1890, p. 410.
Le chant patriotique l'*Appel aux armes* de son homonyme Claude Durand puise dans le même panier et il le dit même en vers : « La République a décrété / comm' quatre-vingt-douz', / La Patrie en danger. / **Aux armes, aux armes !** ». On pense naturellement à Rouget de Lisle, et pour le mot *intrépide* à l'air *Peuple Français, peuple intrépide* qui en 1795 s'est substitué à *La Marseillaise*, sans oublier *La Parisienne* de son ami **Casimir Delavigne** devenue l'hymne national de la France sous Louis-Philippe.
[2] Plus qu'un poème, ce livret est une pièce dialoguée de même forme qu'avait imaginée le concitoyen de Louis Niedermeyer, Juste Olivier, en écrivant *Marcos Botzaris au Mont Aracynthe*.
[3] Charles Durand fit ses « Lettres classiques » avec grec ancien au Lycée Henri IV, comme Casimir Delavigne. De plus en fondant l'Académie provinciale de Lyon il s'était entouré d'hellénistes notables tel **Victor Cousin**, le traducteur de Platon, et Jean-Baptiste Dugas-Montbel, le traducteur de l'*Iliade* d'Homère.

PAGE DE L'ENTRÉE DU CHOEUR

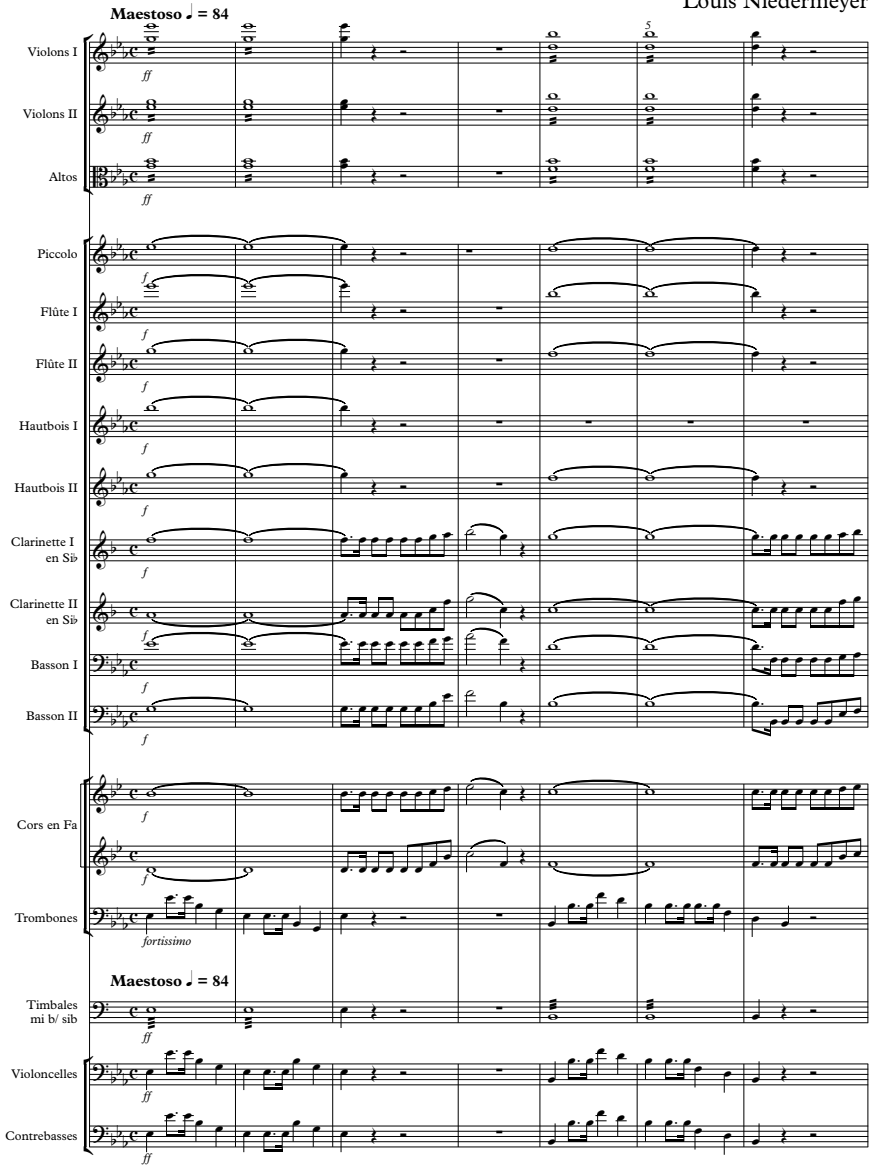


Transcription par Edouard Garo du manuscrit original conservé au Centre de documentation Niedermeyer (Nyon)

CHANT DES GRECS

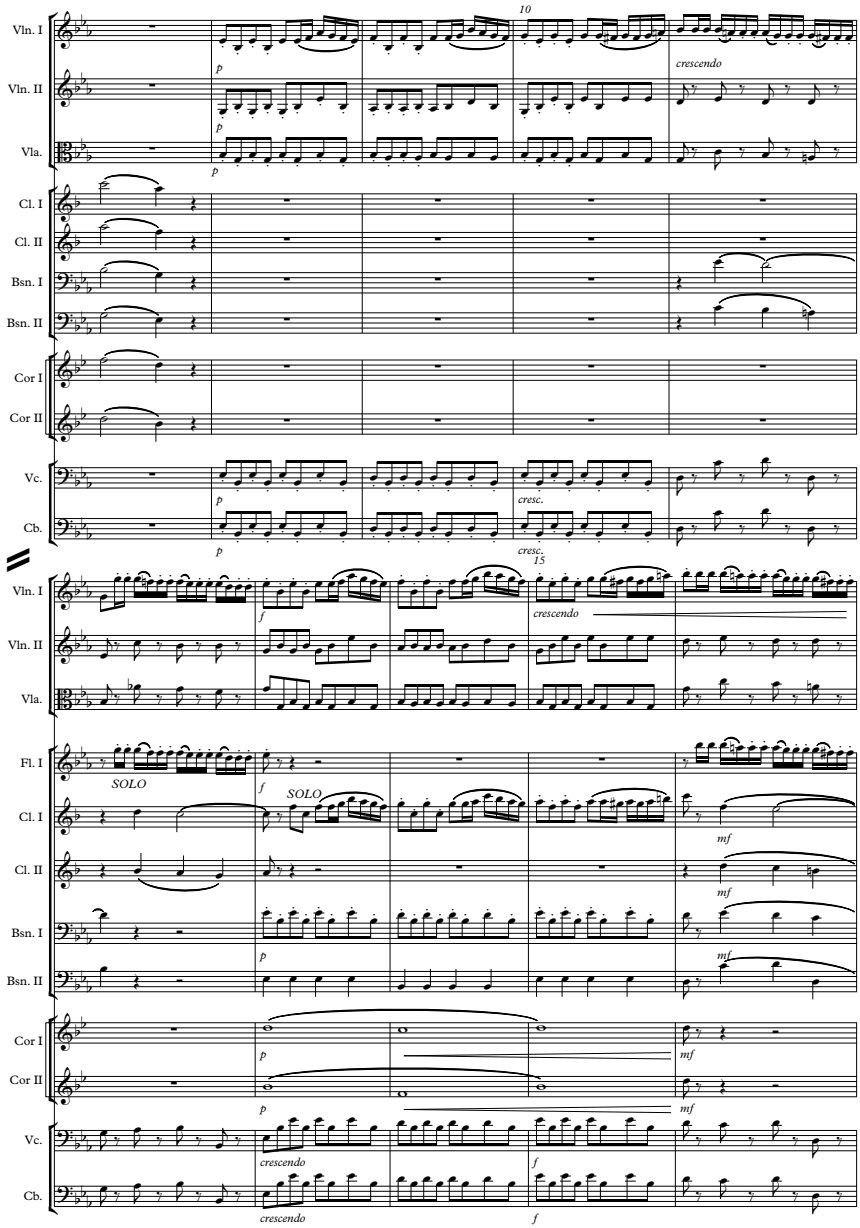
Charles Durand

Louis Niedermeyer

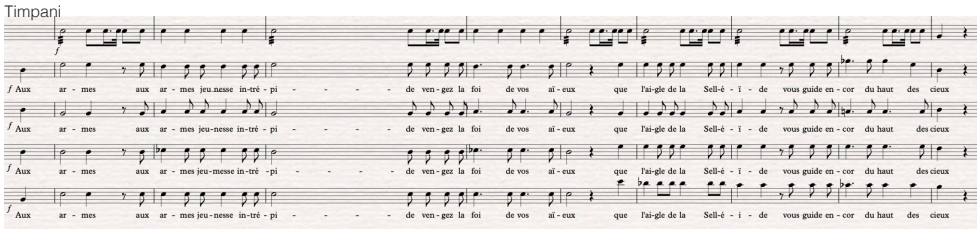


Copyright © E. G. Fondation Niedermeyer, Nyon, Suisse, 2020

Avant que le chœur n'entre (à la 18e mesure) l'orchestre se présente dans un impressionnant *tutti*. On se croirait devant les deux colonnes ioniques d'un temple (mesures 1-2 et 5-6) dont les volutes du chapiteau (mesures 3-4 et 7-8), enroulées par les cors, bassons et clarinettes à l'unisson, nous font lever les yeux jusqu'à la frise où de joyeux motifs en contrepoint, partant de la gauche du fronton et s'élargissant



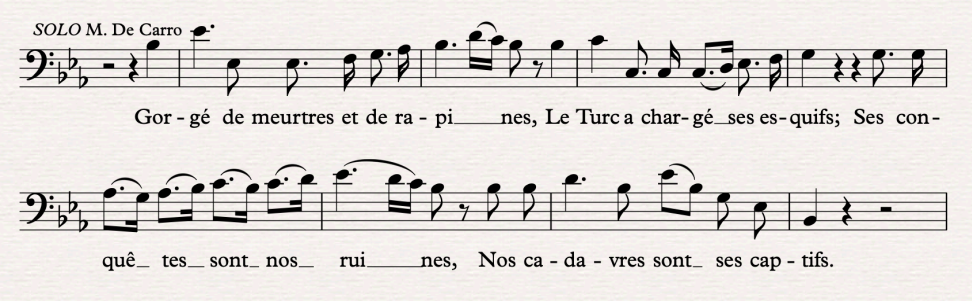
jusqu'à son centre, nous conduisent, sculptés dans la pierre, devant des hoplites armés. C'est alors que les violons parvenus au sommet de leur tessiture (mes. 17, cf. p. 29 « Page de l'entrée du choeur ») plongent littéralement sur le chœur pour lui transmettre la flamme et le ton de son départ : *Aux armes !*



Dès son entrée, le chœur se distancie de l'orchestre et des intempestives timbales guerrières des Ottomans pour scander son texte sur un autre *tempo*, grave et déterminé comme le sont les *spondées* et *dactyles* du poème *mesuré à l'antique* de Charles Durand. Louis Niedermeyer sait — pour avoir étudié le grec au Collège de Nyon — que le *spondée* engendre un *ethos* d'ordre et de solennité[1]. Il va donc pondérer le chœur en lui faisant marteler les paroles des deux premiers vers sur un unique accord de *mi* bémol majeur dont la rigidité ira en se disloquant dès qu'il sera question de suivre l'*aigle de la Selléïde*, Markos Botzaris, le héros sacralisé qui même mort, nous guide encore du haut des Cieux.

On croirait le chœur en suspension, dans l'attente de nouvelles de Grèce.

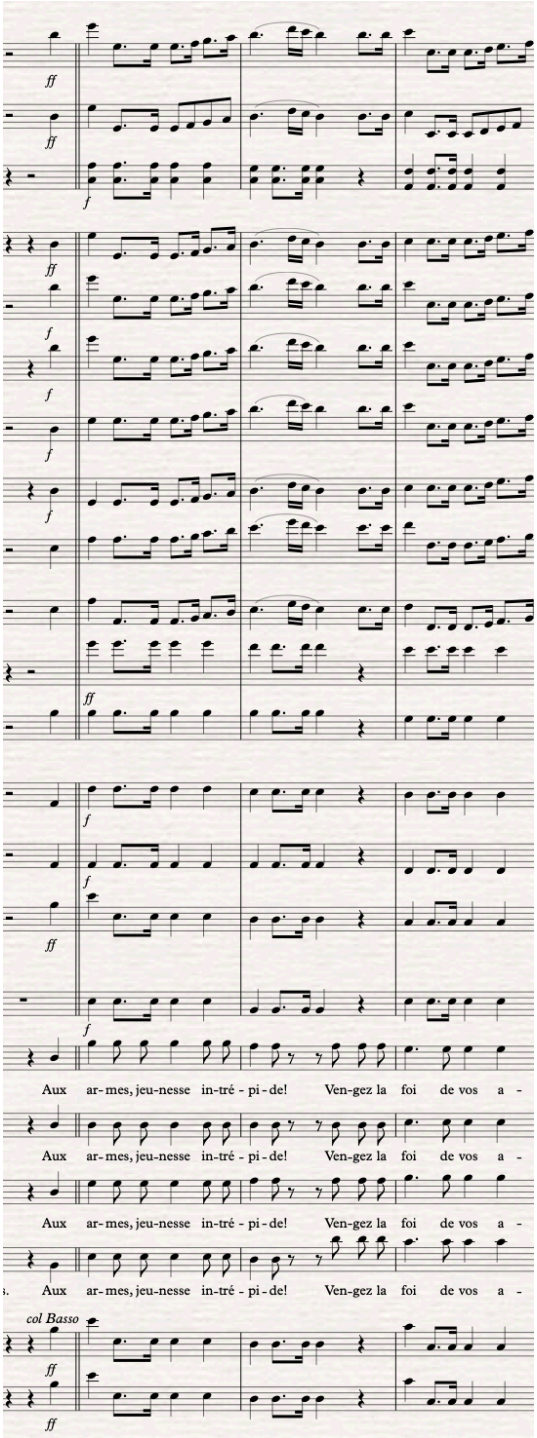
Premier couplet chanté en solo par M. De Carro, basse, le 5 mai 1826 (mes. 32 à 40)



Les choristes et le grand orchestre ont à peine achevé leur première prestation qu'un fier guerrier de Missolonghi prend la parole.

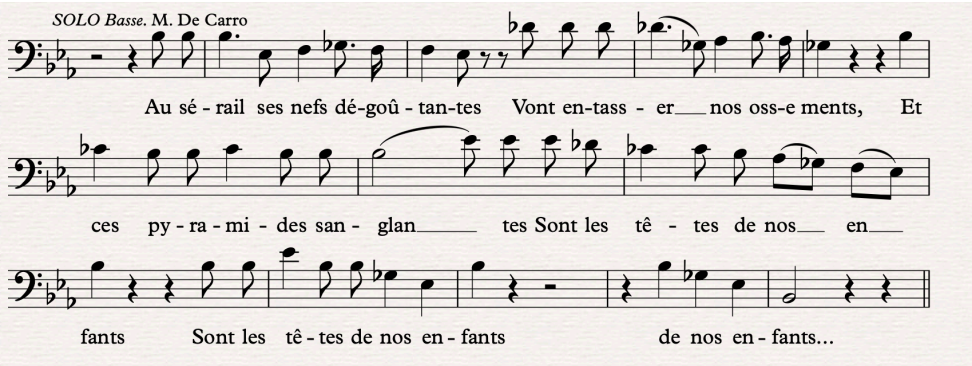
De sa puissante voix de basse, il commence le triste récit des exactions commises par le Turc. Mais le ton n'est pas aux lamentations, bien au contraire, il s'adresse aux choristes, les adjurant de sortir de leur léthargie en leur proposant un chant entraînant. Mais ce qu'il décrit est tout qu'entraînant : c'est l'ivresse sanguinaire du Turc qui charge ses bateaux de « nos » cadavres et de toutes « nos » richesses. C'est un guerrier sans état d'âme qui témoigne. Son chant est même animé d'un certain enthousiasme représenté cette fois par sa versification en *ïambes*, une caractéristique de la prosodie chez les Klephtes. On se rappelle que leur *Hymne de Guerre* de la première page de cette étude a probablement servi de moule à notre *Chant des Grecs*. Pour montrer que le message du soliste a été entendu, Niedermeyer s'empare de ce chant dit entraînant pour les trois refrains intervenant entre les *soli* ainsi que pour le chœur terminal.

[1] GARO, *Le ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ de Philodème et la question de l'éthique musicale, op. cit.*, p. 15.



Remarquons que le poème sur lequel travaille Louis Niedermeyer est composé de quatrains de vers octosyllabiques de quatre pieds dont le refrain présente la caractéristique d'être « mesuré à l'antique », avec une dominante de ïambes (u— u—) qui donnent tout l'élan nécessaire à l'appel aux armes exprimé dans le texte. Le grand orchestre vient le renforcer encore d'une irrésistible marche en avant sur ce même rythme dont les ïambes de moitié plus courts se multiplient en une chevauchée spectaculaire et triomphante en *mi* bémol majeur.

Deuxième couplet chanté en solo par M. De Carro, basse (mes. 43 à 55)



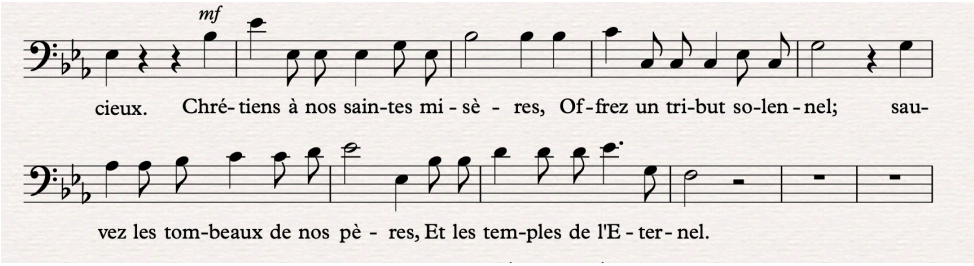
À présent, nous ne sommes plus dans un *ethos* ïambique d'enthousiasme car on entre dans de sordides détails :

> les bateaux dégoûtants du Turc vont emporter nos cadavres pour être entassés au sérail comme trophées, et les têtes tranchées de nos enfants pour y être exposées en une pyramide sanglante.

Ce tableau insoutenable est très difficile à mettre en musique. Niedermeyer adopte une position intermédiaire entre un tapis sonore de tonalité sombre — en *mi* bémol mineur — sur lequel sont brodés des motifs de couleur, dont ce trait de clarinette et basson précédant les deux premières mesures du chant qui sera repris en écho dans le chant lui-même. Et, lorsque le mot « enfants » est prononcé, un autre trait, de lumière celui-là, apparaît aux flûtes et violons en doubles croches dans le mode majeur qui va se répercuter sur d'autres instruments de l'orchestre échappés du *mi* bémol mineur dominant. Il n'y a que ce genre de délicatesses qui puisse sauver l'accompagnement d'un texte aussi glauque.

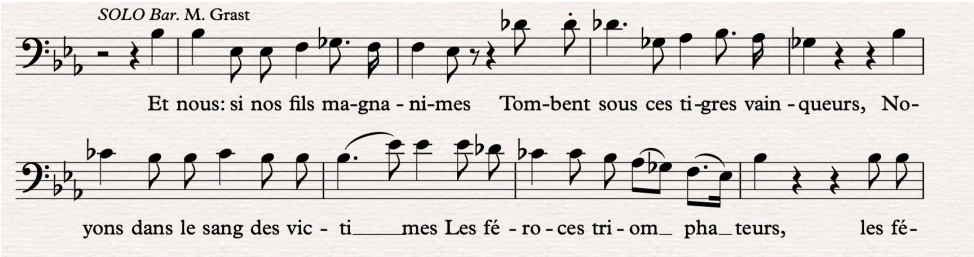
REFRAIN

Troisième couplet chanté en solo par M. Grast[1], baryton (mes. 67 à 74)



Un deuxième guerrier de Missolonghi intervient en appelant les Chrétiens d'Occident à l'aide et à l'offrande qu'attendent les organisateurs de ce concert. Il reprend le canevas mélodique et harmonique de la première intervention de son collègue, mais en en gommant les aspérités. En suivant fidèlement les dactyles du poème, son chant est devenu solennel, et respectueux de la mémoire qui est due à leurs pères et à leur religion. Les mots « temples de l'Éternel » appartiennent à une terminologie protestante, familière aux deux pratiquants que sont Charles Durand et Louis Niedermeyer, mais aussi à de nombreux membres des Sociétés philhellènes de la Morale Chrétienne.

Quatrième couplet chanté en solo par M. Grast, baryton (mes. 79 à 90)



Dans ce couplet, on retrouve l'harmonie sombre de *mi* bémol mineur du deuxième couplet amenée par ce motif de clarinette et basson venu de nulle part dans lequel la voix puisera de nouvelles ressources pour s'exclamer :

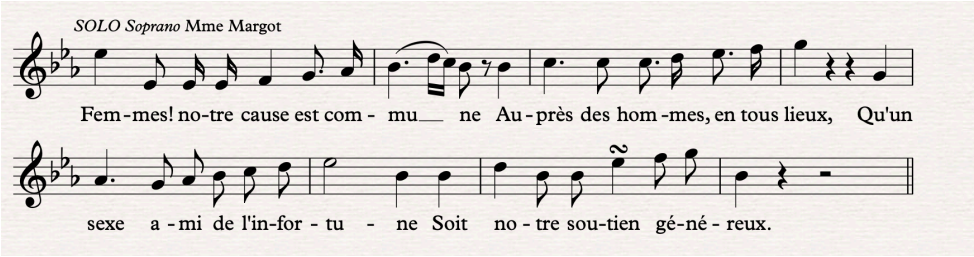
> Et nous : si [après nos pères] nos fils magnanimes tombent à leur tour sous ces tigres vainqueurs, noyons dans le sang des victimes les féroces triomphateurs !

Prenons garde à ce bref accord de *mi* bémol majeur surgissant de l'orchestre au sommet de la voix, sur le mot « victimes », avant de redescendre dans les tréfonds du mode mineur : où les triomphateurs seront noyés !

REFRAIN

[1] Signalons que le baryton **François Grast**, né en 1803, fut professeur et compositeur de musique. Maître de chant et d'harmonie au Conservatoire de Musique de Genève dès 1850. Il est l'auteur des Fêtes des Vignerons de 1851 et 1865. Il correspondait avec Niedermeyer à Nyon qui lui dédia une de ses œuvres.

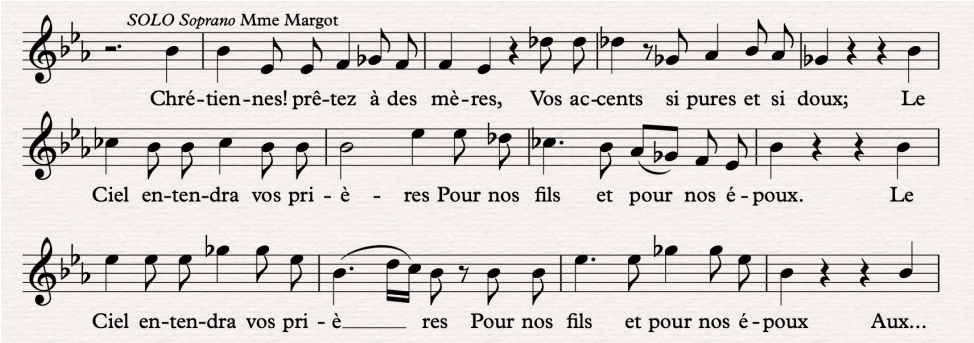
Cinquième couplet chanté en solo par Mme Margot, soprano (mes. 103 à 110)



Une femme de Missolonghi apparaît. Niedermeyer se devait de lui prêter un autre motif musical que celui aux accents martiaux du premier guerrier. Mais il n'en est rien : car cette femme, en prétendant « faire cause commune auprès des hommes », laisse au compositeur la liberté, la prenant ainsi au mot, de lui faire chanter les deux premiers vers de ce cinquième couplet sur la même musique que le guerrier entonnait les siens au premier couplet. On parle ici de deuxième degré. La musique s'y prête mieux que tout autre moyen d'expression car en plus du son elle a le ton.

Niedermeyer garde cependant le fond d'orchestre du premier couplet pour faire chanter les deux vers qui suivent avec une sensibilité féminine plus adaptée aux circonstances. En ce sens, le petit ornement sur le mot « soutien » est une marque de générosité.

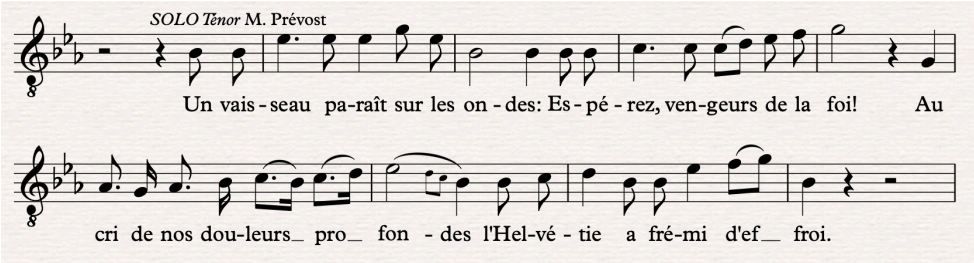
Sixième couplet chanté en solo par Mme Margot, soprano (mes. 112 à 124)



Même si le fond orchestral reste conforme à celui décrit au quatrième couplet, la partie chantée exprime déjà une forme de résilience. Le *Leitmotiv* présage de malheur en est absent. Les troisième et quatrième vers se chantent deux fois, mais dans deux configurations mélodiques différentes : la seconde dans une tessiture plus aérienne, évocatrice d'une prière qui s'élève au Ciel. Un éclairage nouveau est aussi donné par les cordes et les bois à des hauteurs subliminales qui participent à cette rédemption tant attendue.

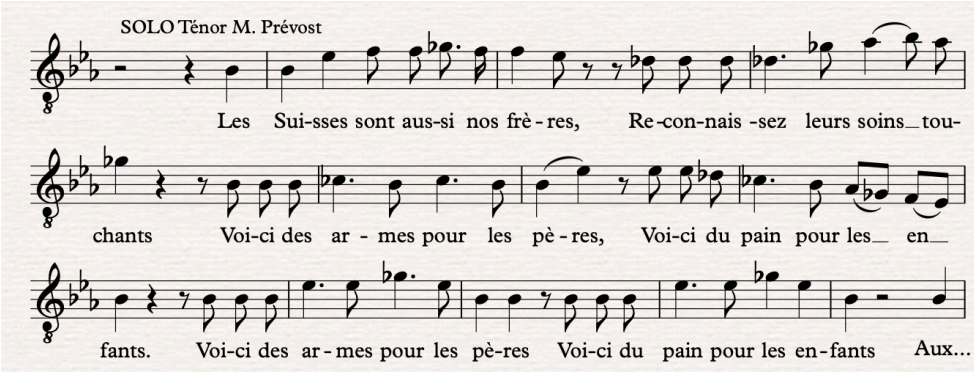
REFRAIN

Septième couplet chanté en solo par M. Prévost, ténor (mes. 136 à 144)



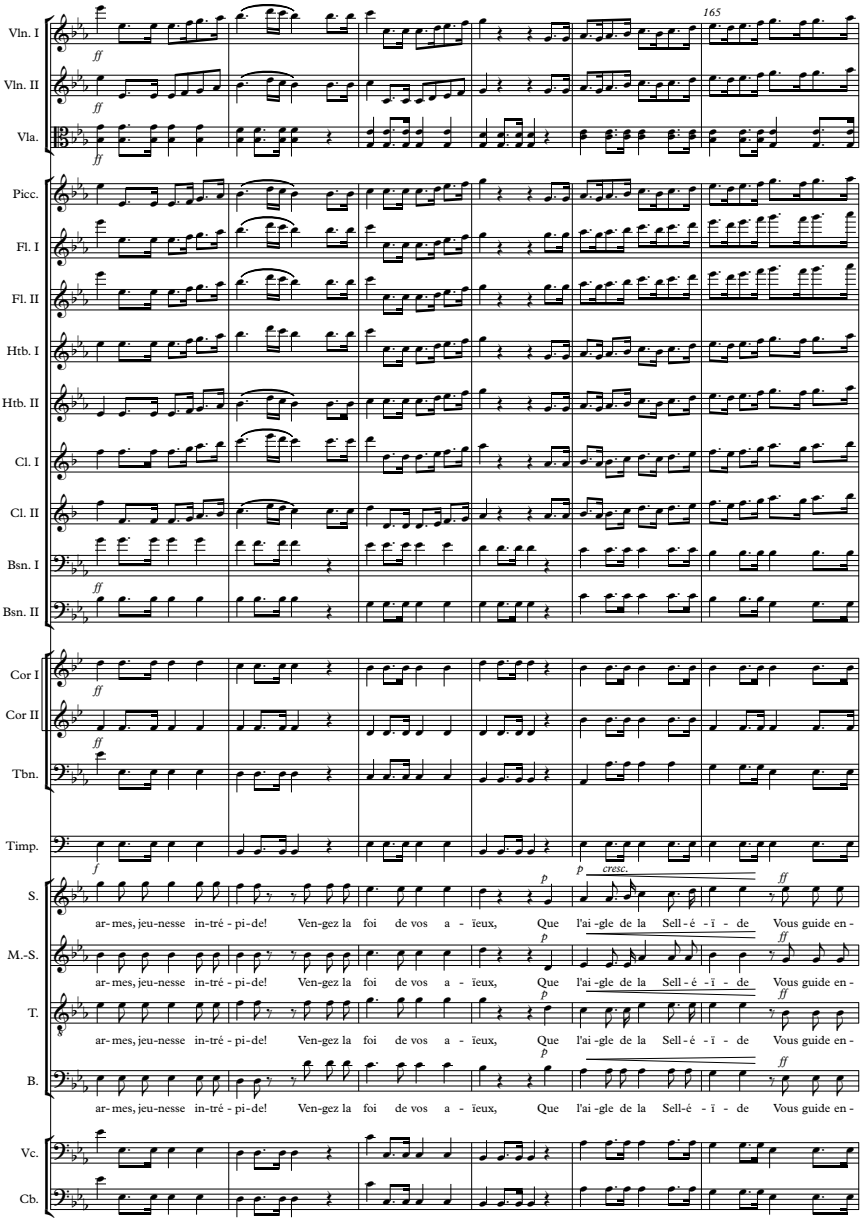
La Vigie qui n'en pouvait plus d'attendre aperçoit au loin un vaisseau. Est-ce le fruit de nos espérances, les vengeurs de notre foi ? « Au cri de nos douleurs profondes l'Helvétie a frémit d'effroi. » Le *Leitmotiv* du malheur ressurgit dans nos mémoires.

Huitième couplet chanté en solo par M. Prévost, ténor (mes. 148 à 160)

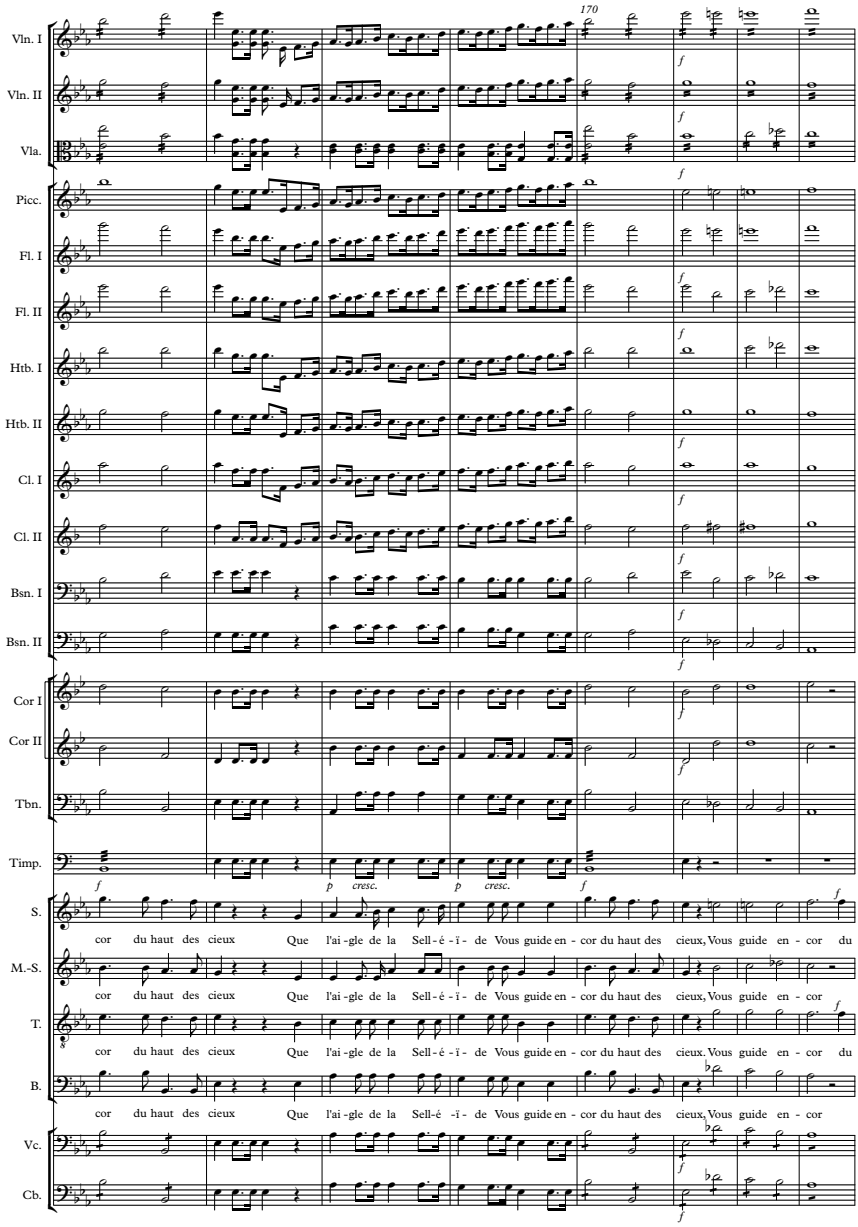


C'est la délivrance ! La métrique de spondées et de dactyles redonne confiance. Sur les paroles « Reconnaissez leurs soins touchants » le chant du ténor atteint les sommets de sa tessiture chanté *mezza-voce* sur la tierce majeure de *sol* bémol, il nous fait oublier les horreurs rapportées. Mais la paix reste à conquérir, ce que le chœur final qui s'enchaîne immédiatement tient à nous rappeler à pleins poumons : « Aux armes, jeunesse intrépide ! »

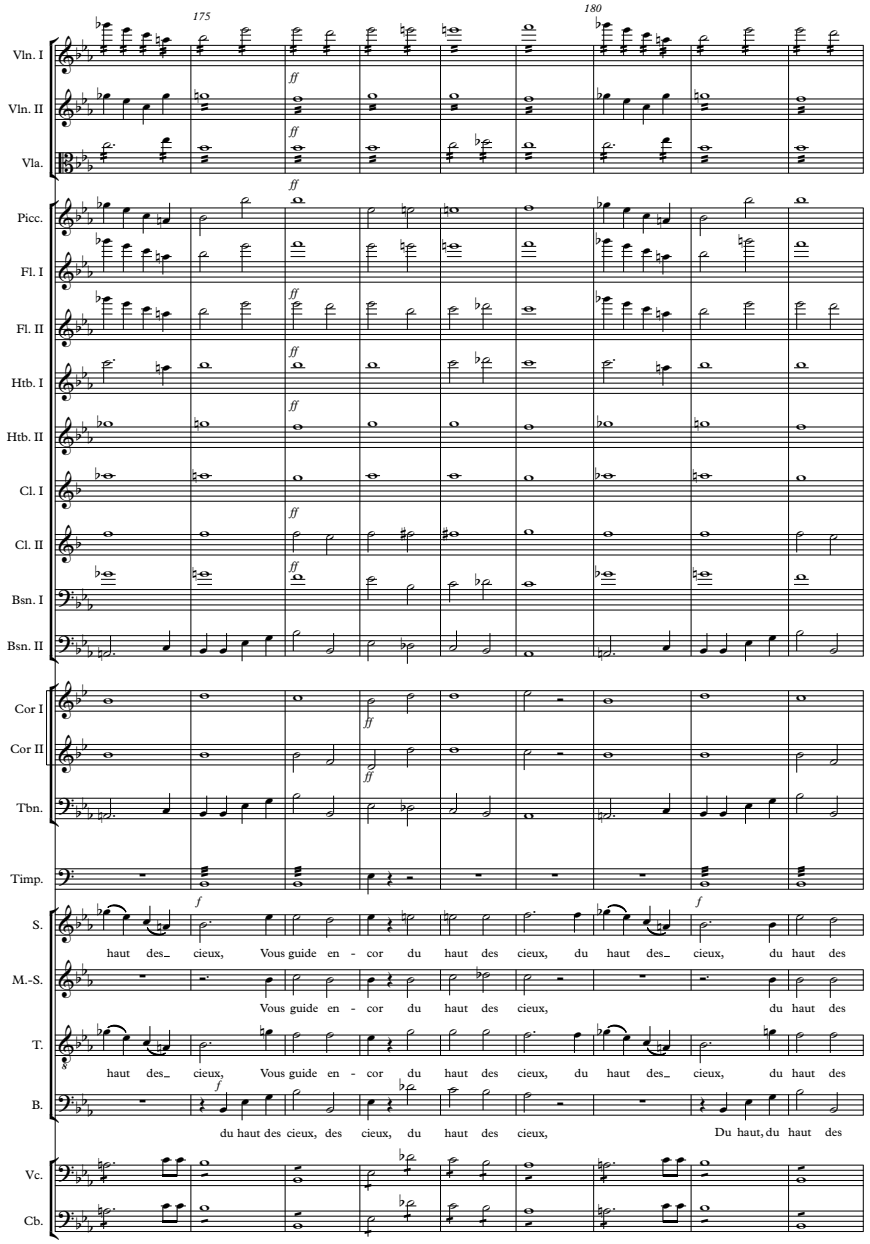
REFRAIN



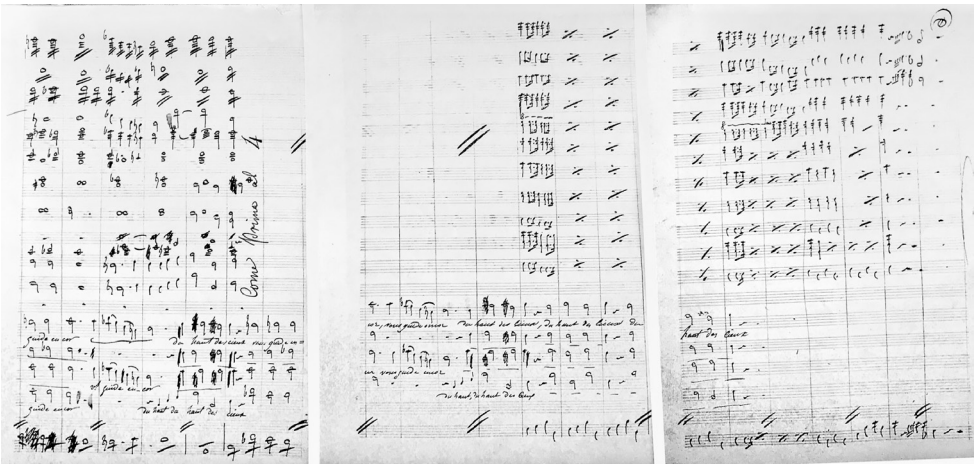
Dans ce **chœur final**, Niedermeyer utilise les mêmes paroles que celles qui ont été convenues au début de l'œuvre, bien qu'on les ait déjà entendues cinq fois dans les refrains. Mais, dans cette *coda*, il insiste sur la promesse faite dans le dernier vers, muée en quasi certitude, à savoir : que l'esprit de Marcos Botzaris guidera « vos pas du haut des cieux ! »



Et l'orchestre, dès la mesure 170, de s'envoler avec les premiers violons au plus haut de leur ambitus et, de plus, sur le mot « haut » chanté par le chœur !



Quant au style, l'influence de **Rossini** son mentor, évidente dans les premières pages de ce *Chant des Grecs*, laisse ici la place à une légère touche de **Beethoven** ramenée de ses études à Vienne chez son ami **E. A. Förster**.



NIEDERMEYER Louis, *Chant des Grecs* (trois dernières pages de l'oeuvre)
Manuscrit autographe conservé au Centre de documentation Niedermeyer (Nyon)

PEINTRES, POÈTES, ÉCRIVAINS ET MUSICIENS AU-DEVANT DE L'HISTOIRE

LES CONCERTS EN FAVEUR DES GRECS LE BILAN

Les deux grands concerts philhellènes de Paris et Genève connurent un grand succès. La généreuse récolte de fonds qu'on en attendait dépassa toute attente. Ces deux manifestations servirent d'exemple, générant partout en Europe de semblables initiatives en faveur des Grecs et ceci jusqu'en 1827.

LE SUIVI DE LA PERFORMANCE

D'abord à **Paris** où le concert du 28 avril est redonné le 9 mai avec à peu près le même programme en complément duquel une scène lyrique portant le titre de *La Grèce*, composée par J.-A. Delaire a été ajoutée[1]. Avec cette pièce on reste cependant dans le même sillage que le *Chant Grec* de H. Chelard déjà entendu. Dans ce même programme, Rossini, qui en est le maître d'œuvre, profite d'y placer quelques extraits de ses opéras, dont *Le Siège de Corinthe* arrangé pour la circonstance. D'après le *Journal de Paris* du 30 avril la recette du premier concert de gala s'est élevée à 30'000 fr[2].

[1] Benjamin Walton en a fait une analyse comparative in : WALTON, *op. cit.*, pp. 134-138. En français, une autre analyse, moins fouillée mais plus critique, a paru dans la *Revue Encyclopédique ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables, par une réunion de Membres de l'Institut*, Paris, Bureau central de la *Revue Encyclopédique*, 1826, t. XXXI, p. 221.
[2] RADICIOTTI Giuseppe, *Gioacchino Rossini, Vita documentata, Opere ed influenza sull'Arte*, Tivoli, Aldo Chicca, 1928, vol. II, ch. XXV (*Primo soggiorno a Paris*), § 6, note 1.

À **Genève**, le **concert philhellène** du 5 mai se trouvait organiquement lié au grand **Concert helvétique** du 2 août à la Cathédrale[1]. Il était dès lors facile de profiter de l'occasion pour faire cause commune avec les délégués de tous les cantons représentés à Genève. Un geste de ce type ne pouvait que renforcer la cohésion confédérale dont ces rencontres musicales itinérantes devaient témoigner. **Charles Durand** en fait grand cas dans les colonnes du *Courrier du Léman* qu'il venait de créer. Le *Journal de Genève* s'y emploie également.

À la recette déjà substantielle du concert philhellène qui s'élevait à 98'696 fr., **Jean-Gabriel Eynard** put dès lors y ajouter les contributions de tous les cantons que la cité de Calvin avait si bien accueillis. À la clôture des comptes de l'année 1826, le Comité philhellène de Genève pouvait disposer de la somme de 221'181 fr. dont 108'158 fr. provenaient des cantons de la Suisse[2]. De la scrupuleuse répartition qui en fut faite on retient que la plus grande part fut convertie en livraison de matériel ou d'aide alimentaire, conformément à ce que **Charles Durand**, le poète du **CHANT DES GRECS**, entendait par « armes pour les pères et pain pour les enfants ». Au sujet des armes, le *Journal de Genève* du 20 juillet 1826 nous confie qu'il s'agit en partie de l'achat fait à Marseille par un dévoué intermédiaire, M. Th. Piscatory, d'un lot de « deux cent cinquante fusils avec leurs fourreaux de baïonnettes du modèle de 1777 » représentant une dépense de 5280 fr. L'envoi de subsistances, pour sa part, a absorbé 71'013 fr., auxquels il faut ajouter 4'000 fr. pour l'envoi de « drogues médicinales et d'instruments de chirurgie », et 83'385 fr. alloués au service de la marine. De tout cela, il restait 1'457 fr. pour aider à l'éducation de jeunes Grecs. Quant aux dix mille francs proposés pour le rachat des prisonniers et des esclaves, le Comité de Bâle interroge le Comité central de Genève sur le prix qu'il consacrerait à présent pour un tel rachat en regard de la rançon de 1'500 fr. par personne exigée autrefois[3]. Dans cette même lettre, il charge J.-G. Eynard de « remettre à Paris la somme jointe de 3'184 fr. pour être employée au soulagement et au secours des Grecs ». A contrario, l'Association philhellénique de Berlin fait parvenir à J.-G. Eynard la somme de 130'648 fr. « avec la seule injonction de l'employer selon ses lumières et son zèle à la cause sacrée des Grecs ».

L'APPRÉCIATION MUSICALE

Contrairement à **Paris** où les critiques musicaux ont beau jeu de louer ou désapprouver les musiciens, à **Genève** dans la cité de Calvin on reste à distance. Pour les nombreuses critiques des concerts philhellènes de Paris nous renvoyons le lecteur aux journaux de Paris. Mais il en va tout autrement à Genève.

LE CONCERT PHILHELLÈNE DE GENÈVE

À **Genève**, la presse n'est représentée que par deux hebdomadaires, dont les chroniqueurs n'ont pas les mêmes compétences que les critiques musicaux de Paris. Au surplus, il est convenu que les concerts de bienfaisance ne se prêtent pas à la critique. Par ailleurs, si les personnalités de la haute société présentes dans la salle ont droit à plus d'égards dans la presse que les musiciens c'est en quelque sorte pour les rappeler à leur munificence ou les en remercier.

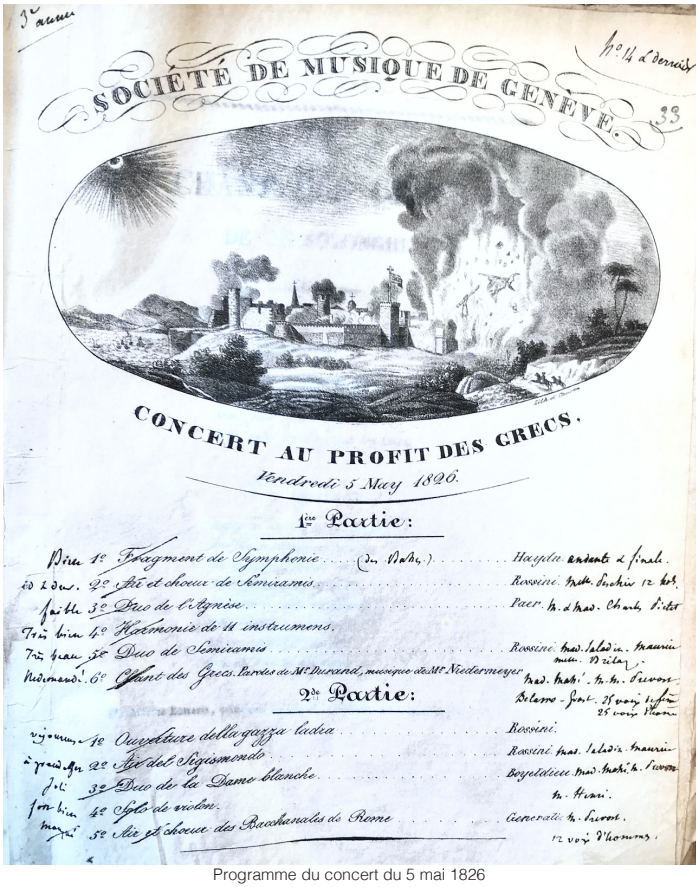
[1] TAPOLLET, *op. cit.*, p. 27.
[2] Ces comptes sont rendus publics dans le *Journal de Genève* n°24 du jeudi 7 juin 1827, p. 2.
[3] Lettre du 23 juin 1826 adressée au Comité de Genève par le président du Comité de Bâle reproduite dans le *Courrier du Léman* n°10 du 8 juillet 1826.

Le ***Journal de Genève*** du 11 mai ne consacre que quelques lignes au concert philhellène du 5 mai :

> Le concert, donné au bénéfice des Grecs, a été fort brillant. L'orchestre était au complet, et l'exécution, tant des parties de chant que des symphonies, a généralement satisfait les auditeurs. Mais c'est principalement la recette qui a fait plaisir aux amis des Grecs.

Le ***Courrier du Léman***, pour sa part ne pouvait rien en dire puisqu'il ne fut créé que le 7 juin et, au surplus, par **Charles Durand**, qui n'était autre que l'auteur du **CHANT DES GRECS**, la pièce maîtresse du concert, que **Louis Niedermeyer** mit en musique.

Si aucune critique détaillée de ce concert ne parut, il nous est par contre possible d'en reconstituer le substrat en se fiant aux appréciations notées en marge du programme ci-contre par un mystérieux chroniqueur musical, qui avait égaré sur place sa page, aussitôt récupérée et conservée dans les archives d'état à Genève.


SOCIÉTÉ DE MUSIQUE DE GENÈVE.

CONCERT AU PROFIT DES GRECS.

Vendredi 5 May 1826.

1re Partie:

Bien 1o Fragment de Symphonie (du Haydn) ..... Haydn. andante & finale.
id 2dw. 2o Air et choeur de Sémiramis ..... Rossini. Mad. Sachin 12 bd.
faible 3o Duo de l'Agnèse ..... Paer. Mr. & Mad. Charles Victor
Très bien 4o Harmonie de 11 instrumens.
Très beau 5o Duo de Sémiramis ..... Rossini. Mad. Salvadori. Mauricio mulin. Dilay.
Redemandé. 6o Chant des Grecs. Paroles de Mr Durand, musique de Mr Niedermeyer. Mad. Mathieu. Mr. Mr. Pierson. Bolano - Prof. 25 voix Mr. 25 voix Thomas

2de Partie:

réjouissant 1o Ouverture della gazza ladra ..... Rossini.
à grand effet 2o Air del Sigismondo ..... Rossini. Mad. Salvadori. Mauricio.
Joli 3o Duo de la Dame blanche ..... Boyeldieu. Mad. Mathieu. Mr. Pierson. Mr. Henri.
fort bien 4o Solo de violon.
manqué 5o Air et choeur des Bacchanales de Rome ..... Generatis. Mr. Pierson. 12 voix d'hommes.

Programme du concert du 5 mai 1826
conservé à la Bibliothèque du Conservatoire de Musique de Genève

1ère Partie	**2de Partie**
Fragment de Symphonie de Haydn / **Bien**	Ouverture della *gazza ladra*, Rossini / **Réjouissant**
Air et chœur de *Sémiramis*, Rossini / **Idem**	Air del *Sigismondo*, Rossini / **À grand effet**
Duo de *l'Agnèse* / **Faible**	Duo de la *Dame blanche*, Boyeldieu / **Joli**
Harmonie de 11 instruments / **Très bien**	Solo de violon / **Fort bien**
Duo de *Sémiramis*, Rossini / **Très beau**	Air et chœur des Bacchanales de Rome, Generatis / **Manqué**
Chant des Grecs / paroles de Mr Durand, musique de Niedermeyer/ **Redemandé**	

LE CONCERT HELVÉTIQUE

Le ***Journal de Genève*** du 3 août, pour sa part, réserve une page entière au **grand Concert helvétique** du mardi 1er août donné à Saint-Pierre mais ne dit presque rien du petit concert du lendemain réservé traditionnellement aux solistes, au cours duquel **Niedermeyer** s'illustra comme pianiste dans un concerto de Field pour piano, auquel il ajouta une improvisation de son cru[1]. Grâce à cette performance et sa nationalité suisse il fut reçu, insigne honneur, comme membre de la Société helvétique de musique[2].

Dans le compte rendu de la manifestation le chroniqueur — qui signe L. — s'attarde surtout sur les mondanités et le faste déployé dans la cathédrale, mais l'appréciation du concert helvétique proprement dit ne tient qu'aux quelques lignes maladroites ci-dessous où seul le chef d'orchestre est cité.

> Le directeur M. de Blumenthal, a donné le signal, et l'on a commencé par une des belles Symphonies de Beethoven, dont l'exécution a été très satisfaisante. Il serait même difficile d'exiger plus d'ensemble et d'harmonie dans une réunion aussi nombreuse de musiciens, dont plusieurs ont de grands talents…
>
> Après la Symphonie est venu le *Requiem* de Mozart, et cette sublime composition d'un grand maître n'a pas perdu de son effet pour être chanté par des amateurs…
>
> Le magnifique oratorio de Beethoven, *Christ au jardin des oliviers*, a terminé le concert. C'est au dire d'un grand nombre d'auditeurs, le morceau qui a réuni le plus de suffrages ; son exécution n'a laissé que peu de chose à désirer. Cette musique si savante, si pleine d'expression, que les paroles semblent superflues, a produit beaucoup d'effet. L'on a accordé quelques éloges aux chœurs qui en font partie. Ce serait le moment de parler des divers solos, mais nous ne saurions acquitter envers chacun des chanteurs en particulier, le tribut d'éloges que leurs talents ou leur dévouement leur ont acquis. Qu'il nous suffise de leur témoigner toute notre satisfaction.

Ces trois dernières lignes doivent probablement concerner le ***petit concert***.

Une version plus nuancée nous est cependant livrée par l'intermédiaire de Claude Tappolet relevant « l'interprétation remarquable de force et de finesse que Casimir von Blumenthal, directeur des concerts de Zurich, a pu obtenir de l'orchestre », dans le premier mouvement de la Symphonie n°2, en *ré* majeur, de Beethoven qui débutait le concert[3]. Mais dans la première partie du *Requiem* de Mozart qui suivait, un morceau réputé difficile, « l'orchestre paraît parfois un peu faible, les instrumentistes et les chanteurs, très éloignés les uns des autres, ne semblent pas toujours aller ensemble, et certains chanteurs donnent l'impression d'hésiter[4] ».

---

[1] BURDET, *op. cit.*, p. 44. Cf. note 1, p. 25 du présent *Bulletin*.
[2] Les conditions d'admission sont exposées à la p. 3 du *Journal de Genève* n°32 du 10 août. On y lit que pour devenir membre ordinaire, il faut être citoyen suisse, pouvoir exécuter les morceaux de musique choisis, avoir assisté comme candidat à deux réunions et s'être inscrit auprès du canton qui l'envoie. N. B. : H. G. Nägeli, cité en page 15 du présent *Bulletin*, présida cinq fois la Société helvétique de musique.
[3] TAPPOLET, *op. cit.,* p. 29.
[4] *Ibid.*

Quant à la seconde partie du concert, qui comprenait le deuxième mouvement de la symphonie de Beethoven, « l'interprétation est jugée aussi satisfaisante que la précédente[1] ».

Mais dans l'oratorio de Beethoven, *Le Christ au Mont des Oliviers*, avec un texte du pasteur Louis Roux (de Morat), si « l'orchestre paraît excellent et les chanteurs solistes de qualité, les chœurs se révèlent insuffisants, certains chanteurs ne chantent que par moment, d'autres pas du tout ![2] ».

Parvis de la Cathédrale Saint-Pierre de Genève « à la grecque »
source : http://www.site-archeologique.ch/

Le ***Courrier du Léman*** qui, depuis sa création le 7 juin, s'est voué entièrement à la promotion du Concert helvétique se doit d'être plus loquace sur le sujet d'autant que son rédacteur **Charles Durand** était moins connu à Genève comme poète, auteur du **CHANT DES GRECS**, que comme maître d'éloquence « à l'usage des jeunes gens qui se destinent au barreau » titre au nom duquel il fut engagé à la prestigieuse **Société des Arts de Genève**[3].

Aussi, Charles Durand va-t-il profiter de la tribune que lui offre son propre journal pour multiplier les compliments envers tous les acteurs des manifestations en faveur de la Grèce, de la plus petite à la plus grande. Il le fait dans les formes que son art oratoire lui dicte. C'est un cadeau que de les lire dans les colonnes de son journal. Mais en marge des propos complaisants qu'il adresse aux acteurs du Théâtre de Genève qui ont offert une soirée musicale et littéraire il ajoute : « on sent bien que notre premier article ne sera pas consacré à la critique[4] ».

---

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*
3 Cf. *Cours d'éloquence, à l'usage des jeunes gens qui se destinent au barreau ou à la tribune nationale, professé publiquement dans la salle de la Société des Arts à Genève, et dans celle de l'Académie provinciale à Lyon ; par Ch. Durand,* Paris, Malher et Cie, 1828.
[4] *Courrier du Léman* du 8 juin 1826, sous la rubrique « Théâtre de Genève ».

Que ce soit dans le style dithyrambique ou seulement complaisant, il en reste à la généralité, ne citant que rarement les noms des artistes. Sauf une fois, dans l'extrait du ***Courrier du Léman*** daté du 9 août reproduit ci-dessous.

aux esprits détracteurs.

Rappeler les deux concerts, faire l'éloge et des morceaux exécutés, et de la précision admirable de l'orchestre, ce n'est que payer à M. Blumenthal un juste tribut dû à son zèle et à son mérite. Cet habile musicien, qui est, en outre, excellent compositeur, a trouvé, tout près de lui, une personne qui, par son beau talent, a ajouté aux charmes de la fête qu'il était chargé de diriger.

Indépendamment des morceaux que nous avons cités dans le *Courrier*, qui a eu l'ingratitude d'oublier les solos de clarinette et de basson qui ont excité de si vifs applaudissemens, un autre artiste, Mr. Nidermayer, a surpassé notre attente, quoique depuis long-temps il eût fait ses preuves; mais il est du pays, et nous nous sommes moins pressés pour lui offrir notre mention honorable.

Il s'agit du seul éloge public connu que Louis Niedermeyer ait reçu à Genève pour ses prestations musicales, mais d'autant plus précieux qu'il venait de son poète Charles Durand.

Le discours de clôture des fêtes de Genève dans lequel Charles Durand harangue les Genevois vaut aussi la peine d'être lu. Voyez ci-dessous :

> Bons Genevois ! quand le plaisir, hier, vous attirait en foule, demain, l'infortune n'aura-t-elle pas le même droit ? Vous qui chérissez vos femmes et vos filles, ne voudrez-vous pas apporter un dernier tribut, pour racheter les femmes et les filles d'une malheureuse nation de guerriers et de chrétiens ? Puissiez-vous entendre dire un jour ces mots : quelques mères, quelques filles désolées ont retrouvé une patrie, une famille et l'honneur ; elles raconteront leur histoire à leurs enfants, et leur diront « votre mère allait être transportée et vendue par les barbares dans des marchés lointains ; elle fut rachetée et rendue à son pays par le secours des Genevois ! »
>
> Donnez, donnez aux femmes qui gémissent dans l'esclavage ! Les hommes ne vous demandent plus rien : ils ont des **armes** et du **pain**. Mais leurs femmes, leurs enfants, qui les leur rendra si vous les abandonnez ?
>
> Charles DURAND[1]

À la fin de la leçon d'éloquence romantique, dont **Charles Durand** nous gratifie par ce texte, le souvenir de sa collaboration avec Niedermeyer est évoqué dans l'avant dernière phrase — « ils ont des armes et du pain » — qui reprend le huitième et dernier couplet du **CHANT DES GRECS**.

[1] *Courrier du Léman* n°23 du 9 août 1826.

LA LIBERTÉ EN VUE

Même si la fête helvétique de Genève fut belle, et le concert philhellène réjouissant pour les fonds récoltés, la ville martyre de Missolonghi ne put se relever de ses cendres. Allait-on s'en désintéresser ?

Châteaubriand le craignait dans sa lettre de Lausanne du 28 mai 1826 adressée à **Charles Durand**[1] :

> Ne nous lassons pas plus de secourir les Grecs, qu'ils ne se lassent de combattre. Ils possèdent encore des armes, des forteresses et des vaisseaux… La citadelle d'Athènes, l'Acro-Corinthe, Napoli de Romanie, Hydra, Samos, les forteresses de la Crète, les vaisseaux de Miaulis et de Canaris voient encore flotter le drapeau chrétien.

François-René de Châteaubriand
source : www.franceculture.fr

Jean-Gabriel Eynard, autoportrait par daguerréotype dont il fut un important développeur
source : www.wikipedia.org

Pour la suite des événements **Jean-Gabriel Eynard** fut notre meilleur informateur. Il centralisait les courriers reçus avant de les faire paraître dans les colonnes du *Journal de Genève* ou du *Courrier du Léman*. Dans sa lettre du 29 juillet 1826, il donne des nouvelles de l'île Ionnienne de Zante où est arrivé, « le 20 juin, un second [*sic*.] agent avec quatre bâtiments chargés de subsistances. Le 21, le vaisseau amiral anglais a appareillé à son tour ayant à son bord le duc de Richelieu, le comte de la Borde et ses compagnons de voyage ; les amiraux autrichiens et français s'attendaient d'un moment à l'autre[2] ».

[1] Lettre de Châteaubriand à Charles Durand, Lausanne, le 28 mai 1826.
2 Lettre datée du 29 juillet 1826, reçue par Jean-Gabriel Eynard.

« J'ai reçu les journaux de Napoli [en Romélie] jusqu'au 3 juin » — poursuit-il — ils annoncent l'arrivée de deux cent cinquante habitants de Missolonghi, et de quarante canonniers ; ces derniers ont été de suite mis en garnison dans le fort de Burti. Les généraux *Noti Bozzaris*, *Chezzo*, *Zavella*, *Zerva* et *Voltério* et plusieurs officiers de l'immortelle garnison de Missolonghi étaient entrés à Napoli au son des cloches et des canons. Le colonel Fabvier était revenu à Napoli, le 28 mai, avec les troupes régulières des 1er, 3e et 4e régiments ; le 29 mai, il y eut une revue générale devant la commission du gouvernement. Le 1er juin, le colonel Fabvier se porta avec sa troupe à Messena.

Une autre lettre de Zante, datée du 25 juin 1826, nous fait le récit de la rencontre avec Mme Botzaris, et de son jeune fils, « ce digne rejeton d'un héros, âgé de dix ans ». Hier, l'amiral anglais remit une épée au jeune *Botzaris* et le comte de la Borde lui donna trois livres français et grecs.

Puis vient la version vécue par Mme Botzaris du massacre de Missolonghi :

> dix-huit cents hommes se sont sauvés, ainsi que quelques femmes et enfants ; mais, à quoi leur sert de s'être soustraits au fer, s'ils doivent périr de faim et de misère ? Nous étions dix mille. Deux mille sont sauvés ; mais le reste est prisonnier ou meurt de faim à Kalamos ; et ici, dit-elle, en montrant la Morée, il y a d'autres îles où des milliers de personnes meurent de maladie, et personne ne pense à eux !

Elle se jeta alors dans les bras de son fils et de ses filles, et sanglota plusieurs heures avec une espèce de convulsion et de désespoir[1].

Arcades de base du Château de Kalamos

La misère des gens de Kalamos est sans exemple ; il en meurt vingt à trente par jour. Le *Courrier du Léman* du 4 août prend le relai de l'information donnée par M. Eynard « des cruautés inouïes exercées sur les malheureux captifs de Kalamos pour proposer la mise sur pied d'un concert de plus, dont le produit serait destiné au rachat des mères et de leurs filles qui pleurent à Kalamos ».

Mais quinze jours plus tard Charles Durand partage avec ses lecteurs sa surprise d'apprendre que le Sultan vient de faire volte-face en cédant à l'ultimatum qu'Alexandre Ier lui a adressé.

La *Tour de Markelos* à Egine où siégea le premier gouvernement grec indépendant en1826

[1] Au sujet de Botzaris, voir plus haut page 15.

La **Convention d'Akkerman** accorda aux Russes des avantages commerciaux dans tout l'Empire et l'imposition d'un régime de protectorat sur la Moldavie, la Valachie et la Serbie. Ce succès russe provoqua la réaction du Royaume-Uni qui suggéra en juillet 1827 une médiation britannique, russe et française entre Grecs et Turcs. Les Grecs n'étaient plus en position de refuser : ils ne contrôlaient plus que **Nauplie** et **Hydra**. Le Sultan, en revanche, la rejeta. Les trois puissances menacèrent alors d'intervenir militairement. Elles concentrèrent leurs flottes à Navarin où un incident entraîna la **bataille de Navarin** et la destruction de la flotte turco-égyptienne (octobre 1827).

La Bataille de Navarin par Garneray

source : www.wikipedia.org

Quant à M. le comte Ioánnis Kapodistria, il avait déjà quitté Genève pour Paris le 5 mai 1826. Une année après, on le retrouve en Grèce où l'**Assemblée nationale de Trézène**, qui venait de rédiger une troisième constitution, désigna à la présidence **Ioànnis Kapodistria** qui gouverna la Grèce libre de janvier 1828 jusqu'à son assassinat à **Nauplie**, le 9 octobre 1831.

Tableau de Ioannis Kapodistrias par Dionysios Tsokos. © Musée Historique National, Athènes

Monsieur le Comte de Capo d'Istria est un grand homme d'Etat ayant joué un rôle de premier plan dans la réorganisation institutionnelle de la Suisse et dans l'affirmation du statut de sa neutralité permanente.

Né à Corfou en 1776, Ministre plénipotentiaire du Tsar Alexandre 1er aux Congrès de Vienne et de Paris, partisan de la lutte de libération contre les Ottomans puis gouverneur élu de la Grèce affranchie, Capo d'Istria a légué à la Suisse la structure de son Etat fédéral ainsi que la pratique de la neutralité. La Suisse elle-même ne serait sans doute pas ce qu'elle est aujourd'hui, sans ce génie de la négociation et son attachement à la Suisse.

source : La Suisse et la Grèce / www.eda.admin.ch

Edouard GARO,
helléniste, historien
et musicologue

REMERCIEMENTS

pour leur disponibilité et leur contribution à l'étude ci-dessus :

M. Philippe Darriulat, professeur en épistémologie de l'histoire, Science Po, Lille

Dr. h. c. Reto Müller, documentaliste, *Deutsche Rossini Gesellschaft, Geschäftsführer*

M. Jacques Tchamkerten, responsable de la *Bibliothèque du Conservatoire de Musique de Genève*

Mme Marie Bagnoud, helléniste, archéologue, collaboratrice scientifique du *Musée d'art et d'histoire de Genève*, pour un projet de réalisation

Bibliothèque de Genève, *La Musicale*, pour les parties d'orchestre du *Chant des Grecs* donné le 5 mai 1826

Bibliothèque publique et universitaire de Genève, site des Bastions, pour la mise à disposition du *Courrier du Léman* de Charles Durand, année 1826

Mise en page : Mme Aurore Cala-Fontannaz

Relecture : M. Bernard Schenkel

Le contenu des 15 *Bulletins d'information* de l'Association Niedermeyer

peut être consulté à l'adresse :

https://www.niedermeyer-nyon.ch/bulletinsdinformations/

(tous droits réservés)

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 2020
Les Concerts Niedermeyer

En cette année particulière, l'Association Niedermeyer a pu maintenir l'organisation de deux événements, à savoir : les **Sérénades estivales** à la Villa Niedermeyer et le concert, au Temple de Nyon, de l'ensemble vocal féminin **Stellaria.**

CHANTS D'OISEAUX ~ CHANTS D'AMOUR

Un titre empli de poésie pour les **Sérénades estivales** organisées le dimanche 6 septembre à la Villa Niedermeyer. Les chants d'oiseaux — source d'inspiration inépuisable pour les poètes et les compositeurs — ont été à l'origine du progamme proposé par **Stephanie Bühlmann**, **Verena Bosshart** et **Benjamin Engeli**. Dans un répertoire allant de Louis Niedermeyer à Olivier Messiaen, en passant par Camille Saint-Saëns, Maurice Ravel ou encore Albert Roussel, les trois artistes ont exploré ce mystérieux lien qui unit l'homme aux oiseaux.

Stephanie Bühlmann (soprano), Verena Bosshart (flûte) et Benjamin Engeli (piano)

PARFUMS CÉLESTES

Prévu au mois d'avril 2020, le concert de l'ensemble vocal féminin de la Vallée de Joux, **Stellaria**, a dû être reporté au dimanche 11 octobre. Sous la direction du chef et organiste, **Lionel Desmeules**, l'ensemble a proposé un programme riche en oeuvres vocales et en pièces d'orgue de Louis Niedermeyer. La seconde partie du concert a été consacrée à la *Grand'Messe de Noël*, composée sur le célèbre introït « Puer natus est nobis », de son contemporain François-Auguste Gevaert. Un programme qui a fait la part belle à la musique religieuse, répertoire auquel Niedermeyer portait la plus grande attention.

Retrouvez les *Concerts Niedermeyer* de l'année 2020 en images et en musique sur notre site internet : https://www.niedermeyer-nyon.ch/activites/retrospective2020/

Louis Niedermeyer retrouvé

Le grand compositeur et pédagogue suisse, né à Nyon en 1802,
connaît aujourd'hui une juste réhabilitation.

Pour participer au succès de la restauration et de la diffusion de ses oeuvres
et, dans le même élan, contribuer à la mise en valeur du riche patrimoine
intellectuel et artistique qui en son temps a fait
la réputation de notre cité

rejoignez-nous en adhérant à notre association.

Il suffit de nous communiquer votre nom et adresse par courriel
à info@niedermeyer-nyon.ch ou par courrier postal :

Association Niedermeyer
Route de Genève 6
1260 Nyon